

Le prince héritier.

Ypres présentait un aspect de plus en plus lugubre. Quantité de maisons étaient vides et la plupart des magasins étaient fermés. Ça et là un amas de décombres témoignait de la chute d'un obus, et par les fenêtres brisées les rideaux flottaient au gré du vent comme les lambeaux d'appartements jadis luxueux.

Nombre de fugitifs revinrent dans la ville pendant les moments d'accalmie. D'autres ne la quittaient que le soir pour passer la nuit aux environs.

Vlamertinghe, le premier village sur la route de Poperinghe, était bondé. Cette route, un véritable marécage, offrait le spectacle de la plus intense circulation que l'on puisse imaginer. Des véhicules de toute sorte s'y pressaient parmi le flot des piétons.

A Poperinghe même tous les édifices publics étaient remplis de soldats et la maison la plus modeste abritait des réfugiés.

L'autorité militaire ne tarda pas à interdire ce va-et-vient entre Vlamertinghe ou Poperinghe et Ypres.

C'est ce que devaient expérimenter, par exemple, les

Sœurs Irlandaises de la rue Saint-Jacques, ainsi que le rapporte l'une d'elles :

« Nous venions de Poperinghe et nous approchions de la ville. Au moment où nous étions sur le point de traverser la voie ferrée, un agent de la police militaire française nous arrêta.

« Où allez-vous ? » demanda-t-il.

« A Ypres, répondimes nous sans la moindre hésitation.

« Personne ne peut entrer dans la ville. »

Il dit cela d'un ton poli mais ferme. En vain fimes-nous observer que notre couvent était là, que le soir tombait et qu'il nous était impossible d'entreprendre de nouveau la route à pied vers Poperinghe. D'autres gens essayèrent de se faufiler devant nous, mais furent également renvoyés.

Le policier s'excusa envers nous et déclara que la mesure avait été prise afin d'empêcher le pillage des maisons abandonnées.

« Car, poursuivit-il, le matin les gens s'en vont à Ypres les mains vides et reviennent de la ville le soir lourdement chargés. Mais est-ce bien leur propre bien qu'ils emportent ? »

Cette explication était pour nous une consolation plutôt mince, mais il fallut bien nous résigner à revenir sur non pas. Un vent âpre nous cinglait le visage et il gelait fort. Les étoiles brillaient au firmament, mais la lune était invisible et la route se trouvait plongée dans l'obscurité. Heureusement un officier eut pitié de notre détresse et nous emmena à Poperinghe dans son auto. (1)

Les mesures mentionnées ci-dessus avaient été prises également pour combattre l'espionnage.

La crainte des espions sévissait en effet, sur ce point du front comme partout ailleurs, mais ordinairement les vrais coupables couraient en liberté tandis que les innocents devaient expier à leur place. On vit notamment conduire à Poperinghe des paysans enchaînés : leur crime était d'avoir voulu rentrer à leur ferme, afin de s'assurer du sort réservé au bétail qu'ils avaient dû quitter précipitamment. Leur présence à proximité du front suffisait à les rendre suspects et à provoquer leur arrestation.

Cependant on arrêtait de temps en temps un véritable espion : c'est ainsi qu'à Messines on mit la main sur deux de ces dangereux personnages. C'étaient des Allemands affublés de vêtements civils; on les trouva en possession de notes qui devaient servir à l'état-major allemand.

On réunit un conseil de guerre qui, après avoir interrogé les coupables, rendit sa sentence : ils furent condamnés à mort, placés contre le mur d'une ferme et fusillés.

L'un d'eux mourut avec courage et cria avant la salve du peloton d'exécution : « Vive le kaiser ! »

L'autre tremblait et demanda grâce jusqu'au dernier moment, mais les lois de la guerre sont d'une rigueur inflexible.

Le fait suivant se produisit aux environs de Dixmude : il a été rapporté par le lieutenant Péricard, dans son ouvrage intitulé « Face à face » :

« Une nuit, une section voisine de la mienne vit arriver dans sa tranchée un capitaine d'état-major qui, après avoir demandé le chef de section, lui dit de faire sortir immédiatement ses hommes et de les mener à un petit ouvrage abandonné, non loin de là, pour les mettre à l'abri. La raison donnée ? un bombardement qui allait se produire.

La nuit était noire. Les hommes n'en finissaient pas de prendre leurs musettes et leurs bidons. Le capitaine bouillait d'impatience.

Enfin, tout le monde fut prêt, et les premiers hommes commençaient à sortir, quand le chef de section, se précipitant à leur tête, leur fit faire demi-tour.

Etonnement général. Pourquoi ce contre-ordre ?

Mais l'étonnement devint de la stupefaction quand on vit le capitaine prendre ses jambes à son cou et disparaître dans l'ombre, dans la direction des tranchées allemandes.

(1) « The white nuns at Ypres. »

Si l'attention du chef de section n'avait pas été attirée par les manières insolites du capitaine, et si celui-ci, dans son impatience, n'avait pas laissé échapper un juron en allemand, la section tombait dans un traquenard.

A Ypres se déroula une scène dramatique dont les acteurs sont un officier anglais et un espion allemand.

Gomez Carrilho, dans son livre « Au cœur de la tragédie », en fait le récit suivant :

« Il y a quelques jours, un de nos camarades, qui se trouvait aux environs d'Ypres, eut connaissance qu'un espion allemand, élevé en Angleterre, se trouvait dans son secteur, vêtu de l'uniforme d'un de nos officiers morts. Ses papiers étaient en règle, puisque c'étaient ceux du défunt. Cependant, le service de la sûreté l'avait découvert. Notre camarade appela l'espion et lui offrit un verre de whisky. Puis, très froidement, il lui dit : « Monsieur, ce liquide était empoisonné, et dans une heure vous mourrez au milieu des plus atroces souffrances. » L'espion devint livide, mais ne dit pas un mot. Notre camarade, pris d'un léger scrupule, par crainte de s'être trompé, ajouta : « Si vous voulez que j'appelle le médecin pour essayer de vous sauver, avouez votre crime et livrez-moi les documents que vous avez volés à un cadavre. » L'espion se leva, hésita un moment et finit par dire : « C'est vrai... pardon !... l'on m'a forcé... » Satisfait de son stratagème, notre camarade fit administrer à l'Allemand un vomitif formidable qui lui fit rendre non seulement l'inoffensif whisky, mais toute une série de papiers très fins où se trouvait le croquis de nos batteries.

— Et alors ? demanda quelqu'un.

— Alors, répond très froidement le colonel, notre camarade le remercia de son amabilité et le fit fusiller. »

En France, les faits d'espionnage allemand pullulent et on pourrait en écrire un volume entier.

Près de Mouchy, un bataillon venait de réoccuper le village où tout avait été détruit, sauf la petite église romane et le presbytère. Un vieux curé d'aspect vénérable fut découvert par les soldats qu'il accueillit à bras ouverts. Le prêtre raconta l'occupation, insistant sur les atrocités de l'ennemi. On l'avait emmené comme otage et il en avait beaucoup souffert, disait-il. Enfin on l'avait relâché, il était revenu chez lui. Le soir même, les officiers l'invitèrent à leur table. On apporte le premier plat. Le vieillard se lève lentement, récite le « Benedicite ». Un des officiers paraît surpris à mesure que le bon curé murmure l'oraison latine.

Il dit un mot au commandant. Un instant plus tard, le curé se voit entouré par quatre hommes, baïonnette au canon. Alors le lieutenant s'approche et pose au vieillard en soutane quelques questions un peu techniques. Le lieutenant était abbé. L'autre se trouble, pâlit, balbutie. Il est incapable de répondre.

« Ça n'a jamais été un prêtre, déclare le lieutenant abbé. »

Alors on fouille le bonhomme : c'était un espion allemand qui s'était déguisé en prêtre. (1)

Maurice Barrès cite le propos tenu par un officier allemand au début de la guerre : « Notre supériorité, deux choses nous l'assurent : notre artillerie lourde et nos dix-huit mille espions. »

Un officier français écrivait à ce sujet :

« Nous avons pu nous convaincre à maintes reprises, depuis le commencement des hostilités, qu'un vaste système d'espionnage fonctionnait en France, dès le temps de paix, et que nos ennemis n'avaient rien négligé dans la préparation de cette guerre, de leur guerre. Les obusiers qui devaient servir au siège de Maubeuge trouvaient comme par hasard, à distance voulue de la place, des plates-formes capables de les recevoir ; les carrières du Soissonnais pouvaient servir de formidables retranchements à des milliers d'hommes ; de petites bonnes allemandes, en relation constante avec le grand état-major de Berlin, s'introduisaient dans des ménages d'officiers ; et les caves de certains industriels servaient de dépôts d'armes ou de munitions, en même temps que de voies de

communication souterraines, conduisant à d'importants ouvrages d'art.

Une fois les opérations entamées, le réseau qui nous enfermait s'est resserré encore. »

« Des avis émanant de la Sûreté générale communiqués aux journaux et aux autorités municipales assurent qu'en temps de paix des sociétés allemandes, collaborant à l'œuvre nationale d'espionnage, plaçaient dans les villes et les villages des affiches qui, suivant la disposition des dessins et des caractères, indiquaient, d'après un alphabet signalétique convenu, ce que les Allemands avaient intérêt à savoir : si la contrée était riche, si elle contenait des parcs à fourrage, etc. En temps de guerre, ce système avait pris une autre forme ; ainsi, sur les routes de l'Oise et de la Somme, on remarquait sur les murs, sur les palissades, un dessin primitif, devant lequel on ne s'arrêtait même pas ; ce dessin représentait une vache, la figure était d'un trait assez naïf, assez bien campée cependant ; c'était toujours une vache noire ; certaines semblaient avoir été faites au pochoir, d'autres étaient simplement tracées à l'aide d'un crayon noir et gras très difficile à effacer. Ces vaches noires étaient tantôt petites, tantôt moyennes, tantôt grandes, et les unes regardaient d'un côté, les autres d'un autre ; certaines avaient le mufle levé vers le ciel.

Ces images finirent par intriguer certains officiers. On examina les dessins, on compara, on se renseigna et on parvint à établir ceci : les vaches avaient été dessinées par des espions allemands. Une vache petite signifiait que la route était peu gardée ; plus grosse, qu'il y avait des troupes françaises à proximité ; plus grosse encore, qu'un fort ou un ouvrage important de défense s'élevait près de là et, pour compléter le renseignement, l'orientation de la tête de la vache indiquait nettement le point dangereux à éviter ou à surveiller ; enfin les vaches dont le mufle s'élevait vers le ciel avaient une signification plus précise : elles indiquaient qu'il fallait, avant de s'avancer plus loin, faire explorer les environs. » (1)

Les Allemands se vengèrent de leur sanglant échec d'Ypres.

Le 22 novembre, ils ouvrirent un feu terrible sur la malheureuse cité. Ils ne cherchaient pas tant à atteindre des soldats, ni à entraver les transports sur les voies de communication, mais ils voulaient blesser dans son âme la merveilleuse cité.

La superbe halle aux draps et la cathédrale, ces monuments incomparables, servaient de cible à l'ennemi qui, évidemment, employait des bombes incendiaires.

Le feu se déclara à la halle, les flammes serpentèrent le long des murs, dont chaque pierre était une œuvre d'art. Le beffroi, qui avait résisté pendant des siècles à l'épreuve du temps, des orages et des guerres, s'émietta. Et c'est ainsi que les Allemands parvinrent, dans leur rage destructrice, à transformer les halles en un moignon cafciné.

Un grand nombre d'habitants qui étaient demeurés dans la ville malgré tous les dangers, périrent au cours du bombardement, des caves s'effondrèrent, ensevelissant des hommes, des femmes et des enfants, qui eurent une agonie atroce. Un prêtre fut atteint au moment où il allait administrer les secours de la religion à un homme blessé par le bombardement.

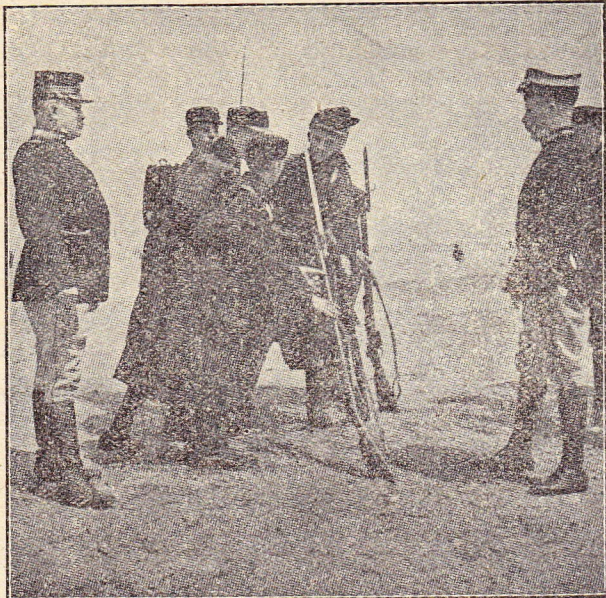
Des incendies éclatèrent également dans d'autres quartiers de la ville et les flammes s'élevèrent à des hauteurs prodigieuses, pendant plusieurs nuits un brasier rouge illumina le ciel au-dessus de la ville et l'on aperçut de fort loin aux alentours ce grandiose, mais lugubre spectacle.

Malgré cela nombre de réfugiés rentraient dans leurs foyers.

« Les Yprois affluaient sans cesse pour visiter leur ville mourante », écrit César Gezelle à ce propos. « Un certain nombre souffraient des privations à l'étranger, alors qu'ils avaient à Ypres leur maison avec tous leurs biens, et leur argent enfoui dans le sol ; quelques-uns étaient bien logés à l'étranger, d'autres mal. Eux qui avaient tant fait et tant donné en faveur des premiers réfugiés,

(1) Rapporté par Jean-Bernard, dans « Histoire générale et anecdotique de la guerre de 1914. »

(1) Jean Bernard. « Histoire générale et anecdotique de la guerre. »



Le jeune prince apprend à former les faisceaux.

rencontraient souvent de l'égoïsme et de la dureté; le peu d'argent qu'ils avaient emporté fut vite dépensé et quand la lutte autour de la ville se fut prolongée pendant des mois, l'hospitalité s'épuisa.

Un grand nombre souffraient donc doublement, et de la perte de leur propre foyer et des dispositions moins amicales de ceux qui les avaient recueillis d'abord par charité chrétienne ou moyennant de fortes sommes. Ils étaient deux fois exilés et erraient comme des âmes en peine autour de leur ville, guettant l'instant favorable pour tromper la surveillance des sentinelles et pour se faufiler à travers les bombes.

Certains ne sortirent plus d'Ypres, soit qu'ils y eussent laissé la vie, soit qu'ils préférassent rester dans la ville et y affronter le danger de mort, en faisant un peu plus de sacrifices plutôt que de séjourner à l'étranger.

Misère pour misère, puisqu'il fallait passer par là, mieux valait la misère chez soi, concluaient-ils, et ils se laissaient entraîner vers leur pauvre ville par l'amour et l'attachement à leur propre foyer. Et on les voyait accourir par les sentiers et par les champs, ramenant avec eux ce qu'ils avaient emporté dans leur fuite précipitée; ils auraient voulu se livrer à la joie et s'abuser eux-mêmes dans l'idée que leur vie d'exil avait pris fin; les enfants riaient et gambadaient en cours de route, mais les parents restaient sombres.

Non, ce n'était pas le retour joyeux et général au foyer. Il leur était impossible d'être gais et sentaient si bien leur solitude !

Ils attendaient aux abords de la ville que la nuit fût tombée. Puis ils se glissaient à l'intérieur et se faufilaient dans leur maison lorsqu'elle était encore debout, ou dans une autre qu'ils trouvaient ouverte, ou campaient comme des bohémiens dans les casemates de la vieille forteresse.»

Beaucoup n'avaient pas attendu des mois pour rentrer, car un Yprois qui avait visité la ville en décembre 1914, nous exposa comment une vie nouvelle s'était éveillée parmi les ruines.

Le repos de la saison d'hiver se faisait sentir sur le front et le bombardement ennemi avait faibli. Aussi les rentrants étaient-ils persuadés qu'ils étaient au terme de leurs souffrances.

« C'est fini, se disaient-ils l'un à l'autre, avec un accent de courageux optimisme, et ils se mirent à déblayer les décombres et à réparer les dégâts tant bien que mal.

Ils faisaient ce que notre interlocuteur appelait « le grand nettoyage. »

Plusieurs magasins se rouvrirent et firent le commerce avec les soldats anglais. On allait au café où l'on com-

mentait les événements, comme si la guerre était écartée pour toujours.

Et, comme preuve frappante de cette bonne volonté et de cet optimisme universel, les marchandes des quatre saisons avaient repris leur place derrière leurs échoppes où elles vendaient des oranges, des cigaretttes, du chocolat et d'autres friandises, car toute cette animation militaire ne pouvait qu'être favorable aux affaires.

Voici le rapport d'un Yprois, qui a rendu visite à sa ville natale en octobre 1914.

« 3.000 habitants refusèrent de quitter la ville.

Notre femme à journée ne voulut pas se sauver. Elle était spécialement attachée aux animaux et me demanda de pouvoir s'occuper de notre chien. Et on a trouvé la pauvre femme morte dans la rue avec le chien dans ses bras. Des témoins racontèrent qu'elle avait d'abord été atteinte par un éclat d'obus et s'était enfuie. C'est alors qu'une deuxième bombe la tua... »

On ne connaît pas encore le nombre exact des civils tués; il est de 125 environ. »

« J'ai entendu des récits horribles et nombre de personnes de ma connaissance ont disparu », me raconta mon interlocuteur. « La famille N... s'était réfugiée dans la cave pendant l'effroyable bombardement. Elle n'en fut pas moins atteinte. Une bombe s'abattit sur la maison et la cave voûtée s'effondra. M. V. vivait encore et on le dégaga immédiatement. Il avait la jambe gauche cassée, sa main droite n'était plus retenue que par un tendon. Le malheureux vécut encore 12 heures... Une de ses filles avait été coupée en deux. Le fils avait été tué sur le coup. Une fille plus jeune dut subir l'opération du trépan à l'hôpital de Poperinghe; elle n'était pas encore hors de danger lorsque je quittai la ville.

M. P. avait vu l'accident et avait couru sous la pluie de bombes jusqu'à l'hôpital où il cria au personnel: « Venez vite... il s'est produit un malheur effroyable. »

Une dame que je connais bien fut tuée dans sa maison avec deux de ses enfants. Sa sœur subit le même sort avec trois de ses enfants dans une autre maison. La mère mourut de frayeur et de chagrin. Songez donc: 8 membres d'une même famille arrachés à la vie d'une façon si cruelle !

Un nommé S... avait mis ses deux enfants au lit. Une bombe traversa la maison, démolit le toit, et l'étage supérieur. Les deux petits malheureux étaient morts.

A la pharmacie de l'hôpital une bombe tua une servante et un domestique. J'ai questionné le directeur de l'établissement.

« Oh ! me dit-il, notre pauvre servante L... ! Je lui ai souvent conseillé d'abandonner la ville parce que le danger était si grand. »

« Oh ! il ne se passera rien », répondit-elle. « Laissez-moi rester ici. »

Elle resta et eut une fin tragique. »

Un autre civil, trouvant sa cave trop peu solide, se réfugia dans une autre située quelques pas plus loin. Il y fut tué; sa propre maison demeura indemne.

Oui, il y eut des souffrances indicibles au cours de ces journées et de ces nuits lugubres. Bien des gens doivent avoir regretté amèrement d'être restés dans la ville, car ils osaient à peine sortir de leurs caves.

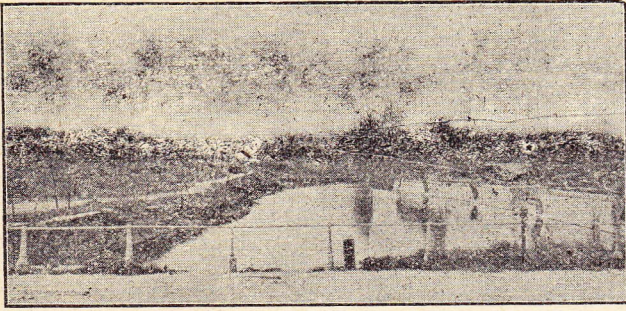
La mort inexorable était aux aguets dans toutes les rues de la ville.

Dans les moments d'accalmie on se précipitait au rez-de-chaussée pour y respirer un peu plus à l'aise et y prendre quelque nourriture. Il y avait dans la plupart des maisons des vivres en abondance, car en prévision de la guerre chacun avait fait de grands approvisionnements.

Mais comment vit-on ? En quelques jours une grande affluence d'habitants étaient rentrés dans la ville, à tel point que l'on en comptait environ 8000 au mois de décembre 1914.

Le problème du logement se posa d'une façon pressante. Ceux qui retrouvent leur maison encore habitable se contentent de la nettoyer et de s'y installer. Maintes personnes se livrent ainsi à un nettoyage intensif. C'est que, disent-elles, le sort en est jeté. Les Allemands ne prendront jamais Ypres.

D'autres ménages, qui ne peuvent plus séjourner dans leur propre maison, jettent leur dévolu sur celle de quel-



Entrée d'Ypres par la route de Dixmude.

que proche parent. On voit aussi des membres d'une même famille ou des amis résider temporairement ensemble. Naturellement on travaille d'arrache-pied à clouer des planches et des cloisons. De nombreuses équipes d'ouvriers déblaient les décombres, qui servent maintenant à réparer les routes. Les artisans ont les mains pleines. Tout cela donne lieu à une grande animation. On reprend les affaires. Un de mes amis a loué la moitié encore intacte d'une maison dans une des artères principales pour ouvrir un commerce de denrées alimentaires. Il fait des affaires d'or avec les militaires et les civils. Et ce que vous aurez de la peine à croire, au marché se dressent des échoppes où l'on peut se procurer des oranges, du chocolat et toutes sortes de bonnes choses. Je songeai à part moi que toutes ces marchandises devaient être bien chères et je demandai à une marchande ce que coûtait une tablette de chocolat.

« Dix centimes, comme toujours, monsieur. Les mauvais jours sont passés », me répondit-elle.

Il y a de la viande en abondance ; on est bien servi pour son argent et on paie les prix normaux.

Enfin les habitants font ce qu'ils peuvent pour donner à Ypres son aspect ordinaire et en vérité ils sont plus experts à rétablir la vie normale dans la ville bombardée que l'autorité allemande en Belgique occupée.

Quant à savoir si le bombardement se poursuivit, je puis dire que je suis resté trois jours et trois nuits à Ypres et pendant ce laps de temps il n'est tombé aucune bombe. La veille de mon arrivée on avait tiré quelques shrapnells. Je vis cependant des taubes planer sur la ville. Et le canon gronde presque sans répit, le jour et la nuit. Autour de la ville il y a de grandes ravages. Hollebeke, Voormezele, Saint-Eloi, puis vers Roulers, Passchendaele, Langemark, Poelcapelle... Les villages de Saint-Jean, Brielen et Vlamertinghe, qui sont situés tout près de la ville, n'ont pas souffert.

La canonnade la plus terrible me sembla provenir du Kimmel. Là, les Anglais sont à l'œuvre.

Et c'est ainsi qu'Ypres a échappé à la domination allemande.

« L'effet produit par les bombes est souvent », continue mon interlocuteur, « assez étrange ».

Au premier abord certaines maisons semblent n'avoir rien souffert, mais en y regardant de plus près, on voit que le mur est percé de petits trous provenant des balles de shrapnells. La chapelle de l'établissement des aliénées, le Sacré-Cœur, est coupée en deux, comme si elle avait été fendue par le milieu au moyen d'une hache. Les pensionnaires avaient été transférées à Paris avant le bombardement.

Dans certaines rues on s'arrête stupéfait et l'on se demande involontairement si l'on se trouve bien à Ypres. Des bâtiments dont on ignorait l'existence apparaissent à présent parce que des blocs de maisons qui les dissimulaient ont été rasés. Cela fait qu'on aperçoit de nouvelles perspectives de toutes sortes et des espaces vides.

Il y a dans les rues des trous énormes où l'on pourrait demeurer à l'aise. Sous la ville coule un ruisseau que nous appelions l'« Ypertje », mais qu'on ne voyait point. Le petit cours d'eau, en effet, était voûté. Au marché aux Poulets deux ouvertures béantes mettent la voûte à nu. On m'a dit que les pierres ont volé jusqu'à une

hauteur de dix mètres, ce qu'on peut admettre sans peine après avoir vu ces puits énormes. Les ravages du bombardement y sont vraiment terribles.

Le marché aux Poulets a subi dès à présent des dégâts considérables.

Ma propre maison n'a presque pas souffert. Mais lorsque je voulus me rendre à un certain endroit je dus y renoncer, car le mur de derrière avait avancé de 10 centimètres environ ! Simple effet d'un éclat d'obus ! Une autre pièce de métal avait traversé la muraille, était entré dans une armoire et avait enlevé à un paletot de ma femme une pièce d'étoffe large comme la main.

Oui, l'effet des bombes est étrange...

Mais horrible aussi. On peut haraument évaluer à trois cinquièmes le total des maisons inhabitables à Ypres.

La cathédrale... oh ! n'en parlons pas. Quelle tristesse ! La belle église Saint-Pierre a été également fort éprouvée. Celle de Saint-Jacques, par contre, est restée intacte. L'un des plus vastes bâtiments de la ville, le collège Saint-Joseph, n'a pas eu une seule vitre cassée. La gare, qui a souvent servi de cible, a échappé heureusement à la rafale des obus. Des maisons qui, vues par devant, semblent avoir été épargnées, sont détruites par derrière. D'ailleurs le chiffre de trois cinquièmes de maisons inhabitables, c'est-à-dire prêtes à s'effondrer, ou terriblement ravagées, indique assez quel bombardement Ypres a eu à subir.

Tels sont les renseignements précis que me fournit mon interlocuteur. Il ne soupçonnait pas à ce moment, pas plus d'ailleurs que nous-mêmes, qu'une seconde bataille allait se déchainer sur Ypres et qu'elle serait encore plus effroyable que celle d'octobre-novembre 1914.

Mais que pensait-on et que savait-on dans la partie du pays occupée près de la zone d'opérations ?

« La canonnade toujours, plus violente encore et plus rapprochée », note Streuvels dans son journal de guerre. « On est en train maintenant de consommer la destruction à l'extrémité ouest du territoire où l'on se croyait le plus en sûreté. Toutes les conversations ont trait à la guerre et il est intéressant de recueillir les rumeurs qui circulent et se renouvellent constamment. Ils roulent surtout, comme à l'époque des légendes, sur les trésors cachés et autres questions analogues. A Rumbeke, un bonhomme avare avait enfoui son argent en un lieu où nul ne pourrait le découvrir. Il avait creusé un puits dans son jardin et après y avoir tout dûment entassé, y avait planté des poireaux.

Les Allemands surviennent. A l'heure de la soupe leurs yeux tombent sur les poireaux et ils mettent au jour le coffret renfermant l'argent.

Un voisin avait non moins soigneusement caché ses valeurs en terre, mais il fut obligé d'enterrer dans son jardin quelque 200 cadavres et la première chose que découvrirent les Allemands fut un vase rempli d'argent ! Partout il y a de l'argent enfoui dans le sol ; aussi rien d'étonnant si les uhlands sondent la terre de leurs lances quand ils veulent s'emparer de trésors cachés.

A Dadizele une fermière (on la désigne par son nom) avait négligé de dissimuler son argent. Souvain les Allemands entrent par l'allée de la ferme. Elle ramasse tout son avoir dans son tablier et s'en va le cacher à un endroit propice, près du four. Mais trop tard, car elle se heurte à des soldats qui réclament un logement.

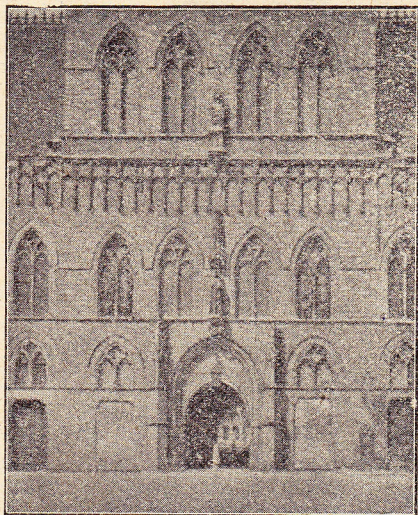
« Halte ! crie le chef du détachement à ses hommes, et la fermière qui n'est pas habituée à l'H aspiré, croit que les Allemands demandent de l'argent (gald) et elle jette le contenu de son tablier, de beaux écus sonnants, aux pieds du chef.

« Voilà », dit-elle, « de l'argent », et elle se sauve précipitamment à l'intérieur de la maison et glisse le verrou sur la porte.

On juge de la stupéfaction des Allemands.

Ils eurent toutes les peines du monde à pénétrer dans la maison et à faire comprendre à la fermière terrifiée qu'ils étaient venus lui demander non pas de l'argent, mais un logement et de la nourriture.

Voilà les histoires qui se transmettaient de bouche en bouche, et qui souvent étaient absolument imaginaires, la plupart du temps teintées d'exagération et vraies quelquefois. Il est hors de doute que les Allemands, en creu-



Le portail des halles d'Ypres en 1914.

sant le sol de la Flandre, surtout près du front, n'ont pas manqué de heurter toutes sortes d'objets cachés, des coffrets et des pots de grès renfermant des valeurs et de l'argent. Nombre de gens, en effet, avaient changé leur monnaie de papier pour des espèces sonnantes qu'ils ne purent emporter dans leur fuite, d'autant plus que, d'après certains bruits, l'ennemi fouillait les habitants et les dévalisait ce qui s'est produit effectivement dans certains cas. Du reste, nos ancêtres n'avaient pas donné l'exemple ? n'enfouissaient-ils pas leur argent, eux aussi, aux époques troublées ?

Mais la fantaisie s'en mêlait également et elle avait un champ d'autant plus vaste qu'on manquait de nouvelles sûres.

C'est ainsi que Streuvels rapporte dans ses notes du mois de novembre :

« Et quelles nouvelles de la guerre ? » demandé-je au garçon qui m'apporte chaque matin le lait de mon déjeuner.

« Ils s'enfuient, monsieur », déclare le jeune homme, dont les yeux brillent de joie.

« Comment ! ils fuient ! Qui donc s'enfuit ? »

« Les Allemands ! Hier quinze trains ont passé au Sterhoek avec 400 wagons bondés de soldats et cette nuit aussi et pendant toute la matinée ! »

« Oui, c'est à cause de cela qu'ils ne tirent pas aujourd'hui. »

« Ils n'ont plus de poudre ».

Le bruit court, en effet, que l'armée bat en retraite sur la voie ferrée Courtrai-Gand et Courtrai-Bruxelles; on parle de pertes énormes.

Je voudrais que ce fût vrai !... mais comment y croire ?

Ce qui est vrai en tous cas c'est que la canonnade a cessé pendant la nuit et pendant toute la matinée; il règne un tel calme, un calme si insolite que les gens se regardent en se demandant : Serait-ce vraiment la fin ?

Le vent même est tombé et l'air est voilé de nuages qui étincellent sous les rayons argentés du soleil. On dirait une fête de Pâques, tellement l'air est doux et l'atmosphère d'une splendeur solennelle.

Les villageois croient à un cataclysme, à une retraite ou à une fuite générale et déclarent que la paix est déjà signée et la guerre terminée.

Mais vers midi le bombardement reprend plus violent que jamais.

Aujourd'hui (5 novembre) j'ai rencontré une brave femme qui attend des nouvelles de son fils.

« Mon Dieu ! chaque coup de canon me frappe au cœur ! » s'écrie-t-elle en versant des larmes.

Pendant tout un temps la canonnade ressemble au fracas de lourds marteaux sur l'enclume dans une forge, où l'on fabriquerait de gigantesques roues de chariots.

6 novembre. De lourds convois roulent sur le chemin de fer de Courtrai à Bruxelles, chargés de chevaux, de matériel et de soldats. A Courtrai, les Français ont jeté des bombes. Ils visaient la gare, mais au lieu d'atteindre ce but, les bombes s'abattirent au marché au Lin, où une dizaine d'habitants furent tués et une trentaine blessés. Mais d'autres prétendent que c'était un obus allemand qui avait éclaté.

7 novembre. On propage ici la nouvelle que des soldats allemands sont arrivés à Dottignies, à Saint-Genois, Moen, Heestert, Avelghem, Sweveghem. Est-ce là la retraite qui commence ?

10 novembre. Hier et aujourd'hui les Allemands doivent avoir lancé de violentes attaques, tellement la canonnade est intense.

Et il en va toujours de même : la canonnade et encore la canonnade et toujours des nouvelles relatives à la fuite des Allemands ! Mais les Allemands restèrent où ils étaient et petit à petit les gens durent s'habituer à la certitude que la guerre durerait longtemps, très longtemps. »

* * *

Et à Bruxelles ? Là on était bien au courant de la résistance héroïque de notre armée à l'Yser. On lisait, en effet, les journaux prohibés, que l'on achetait en secret et qu'on se transmettait de main en main. Ou bien on copiait les principales nouvelles qui se propageaient plus aisément de la sorte. Ces journaux donnèrent lieu à un grave incident. Nous en reproduisons le récit d'après le remarquable ouvrage de Louis Gille, Alphonse Ooms et Paul Delandsheere, « Cinquante mois d'occupation allemande » :

« 31 octobre. L'autre jour, un mouchard de la police allemande somme deux agents de la police bruxelloise de l'aider à arrêter, près de la Bourse, un marchand de journaux prohibés. Les agents refusent de prêter main-forte à cet inconnu. Des passants s'interposent. Une bagarre s'ensuit. Le policier allemand sort assez mal arrangé de l'affaire.

La Ville de Bruxelles est immédiatement rendue responsable et frappée, de ce chef, d'une amende de cinq millions de francs !

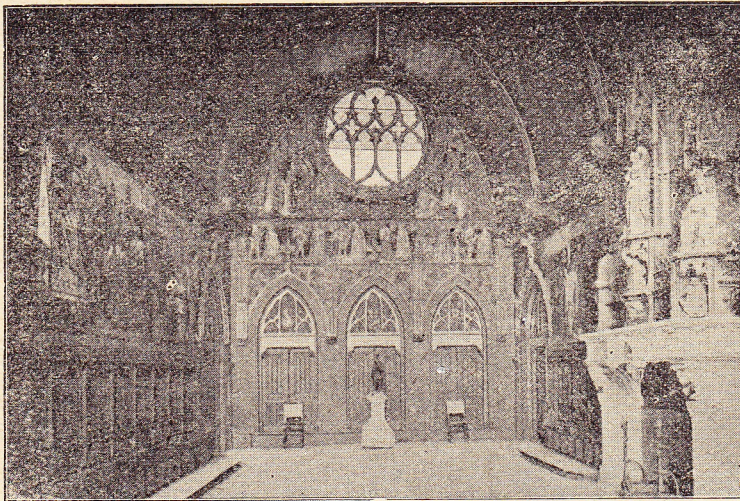
Voici en quels termes cette condamnation nous est signifiée par le général baron von Luettwitz :

« Un tribunal de guerre légalement convoqué a prononcé, le 28 octobre 1914, les condamnations suivantes :

1. Contre l'agent de police De Ryckere, pour avoir attaqué, dans l'exercice légal de ses fonctions, un agent dépositaire de l'autorité allemande, pour lésions corporelles volontaires commises en deux cas, de concert avec d'autres ; pour avoir procuré l'évasion de détenus dans un cas et pour avoir attaqué un soldat allemand,



Ypres. — L'école St-François.



Ypres. — Salle échevinale au Nieuwerk en 1914.

CINQ ANS DE PRISON.

2. Contre l'agent de police Seghers, pour avoir attaqué dans l'exercice légal de ses fonctions, un agent dépositaire de l'autorité allemande, pour lésions corporelles volontaires de cet agent allemand, et pour avoir procuré l'évasion à un détenu (toutes les infractions constituant un seul fait),

TROIS ANS DE PRISON

La Ville de Bruxelles, sans faubourgs, a été punie pour l'attentat commis par son agent de police De Ryckere contre un soldat allemand, d'une contribution additionnelle de

CINQ MILLIONS DE FRANCS »

On était passible également de peines sévères pour acheter ou lire des journaux prohibés, mais on voulait se les procurer à tout prix. On lisait les communiqués officiels des Allemands, qui étaient d'une désespérante monotonie, comme le prouve la kyrielle suivante :

« 23 octobre. — Nos troupes ont avancé avec succès dans la région d'Ypres.

25 octobre. — A l'est d'Ypres, nos troupes ont avancé au milieu de violents combats.

26 octobre. — Au nord-ouest d'Ypres, l'ennemi reçoit des renforts, ce qui n'a pas empêché nos troupes d'avancer en plusieurs endroits.

27 octobre. — Près d'Ypres, le combat est indécis. Au sud-est d'Ypres, nos troupes ont fait de bons progrès.

28 octobre. — Près d'Ypres, les troupes allemandes ont fait encore hier des progrès. »

Et les communiqués se succédaient avec à peine de temps une légère variante, comme celle-ci :

« 4 novembre. — Nos attaques contre Ypres avancent toujours.

11 novembre. — Nos attaques près d'Ypres ont progressé hier lentement. »

Les habitants pouvaient lire facilement entre les lignes que l'offensive allemande près d'Ypres se heurtait à la très vive résistance des Alliés.

Et à Bruxelles aussi se répandirent les bruits optimistes d'une retraite allemande, qui ne se confirma malheureusement pas.

* * *

Jetons encore un coup d'œil sur les opérations au sud d'Ypres. Bien que la bataille y fût moins acharnée qu'en Flandre, il y eut également pendant ces mémorables journées de novembre des combats sanglants entre la Bassée et Arras. Nous avons dit qu'un mouvement enveloppant de l'ennemi exécuté aux environs de cette dernière ville avait échoué à cause de l'intrepide résistance des troupes du général de Mauduy.

L'ennemi se mit alors à bombarder Arras. Le premier

dimanche d'octobre Mgr Lobbedey, dont la conduite fut admirable, et qui fut cité à l'ordre du jour, prêchait dans sa cathédrale au milieu du grondement des canons. C'était pendant le salut. Il ne put terminer son sermon, car les hommes qui se trouvaient à l'église furent avisés par l'autorité militaire que tous les mobilisables devaient quitter la ville sur le champ. La cathédrale se vida aussitôt.

Une demi-heure plus tard une colonne se dirigea vers Saint-Pol.

Le 5 on amena dans la ville un grand nombre de blessés.

Le 6 les premiers obus tombèrent sur la malheureuse cité qui allait s'émettre sous les coups de la fureur teutonne.

Une dame d'Arras, qui a assisté aux premiers jours du bombardement, en a fait le récit suivant :

« Mardi matin, 6 octobre, des détonations formidables, semblables aux roulements du tonnerre, mirent la ville en émoi.

Carreaux, vitres, glaces des maisons de la rue Saint-Géry volèrent en milliers d'éclats.

Puis on vit défilér les troupes françaises qui repassaient la ville en se repliant.

Tout en marchant, les soldats jetaient à la population les phrases brèves :

— Rentrez dans vos maisons. Cachez-vous !

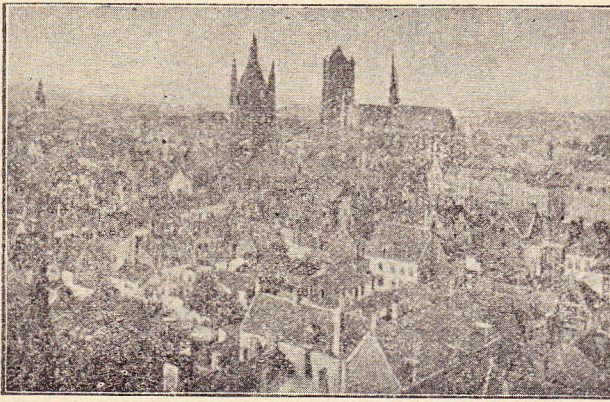
Tout affolée, je dégringole dans la cave, suivie de ma bonne. Depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir, nous étions là, plus mortes que vives, écoutant anxieusement l'enfer qui faisait rage au-dessus de nos têtes. Nous entendions les masses de ferraille exploser, des maisons s'écrouler avec fracas. Mourir, oui, mais pas tout seule dans cette cave. Il faut se sauver. Où ?

Cette idée me creusait l'esprit, lorsque j'entendis soudain une voix dans une cave voisine. Allons-y ! Nous remontons trois fois l'escalier, mais chaque fois nous redescendons terrifiées et abasourdis par les détonations formidables qui retentissaient au dehors. Le courage prend le dessus. Je me risque, j'ouvre la porte de la cave d'un trait et je traverse l'espace comme un éclair.

Enfin, je ne suis plus toute seule. Il y a là dans la cave nouvelle neuf femmes. Mes nerfs se détendent, après cette émotion que je n'oublierai de ma vie, et je subis une crise terrible de réaction.

Lorsque je reviens à moi, on me dit qu'il faut partir : la maison est en feu. Pensez donc ! Nous étions dans une cave pleine de barils d'alcool. Nous voulons nous sauver dans une cave en face. Impossible d'y entrer : elle est en flammes.

Que faire ? Instinctivement, on traverse la place des Etats, arrosée de profusion d'éclats d'obus. Nous voyons



Panorama d'Ypres en 1914.

trois de ces engins, dont l'un incendiaire. Les flammes nous jaillissent sur les pieds.

Nous réussissons enfin à nous tapir dans une troisième cave, celle d'un banquier.

Nous y restons deux jours et demi. On était seize. Le pain manquait. Nous nous soutenions avec du vin et du champagne.

Mais le jeudi 8 devint intenable. Nous étions asphyxiés par le gaz, la poudre et la fumée des incendies. Il fallait bien partir.

Quel spectacle terrifiant ! L'Hôtel de Ville est en feu ; la rue Saint-Géry n'est qu'un immense brasier, et le ciel tout noir est sillonné par des projectiles.

Je pousse un cri d'angoisse et je me mets à courir sans savoir où je vais. Les flammes me brûlent les yeux, mais je cours toujours avec d'autres femmes affamées, toutes en pleurs. Et nous faisons 35 kilomètres jusqu'à Saint-Pol.

Toutes mes économies, plusieurs milliers de francs en billets de banque, en argent et en or, 30,000 francs de marchandises, sont devenus la proie des flammes.

Je suis restée sur le pavé, avec ce que j'ai sur le dos, sans pouvoir sauver même une chemise de rechange. » (1)

L'hôtel de ville aux lignes gracieuses et dont le beffroi de 75 mètres de hauteur rappelait vaguement la flèche élancée de Notre-Dame d'Anvers, fut un des premiers incendiés. Seul le beffroi resta debout, ainsi que quelques pans de murs.

L'hôpital Saint-Jean fut le théâtre d'une épouvantable catastrophe ; tout un étage s'effondra ; une sœur et plusieurs blessés qui se trouvaient dans la salle du rez-de-chaussée, furent ensevelis sous les ruines. Heureusement la plupart des blessés avaient été descendus dans la cave ; la même précaution avait été prise dans d'autres ambulances.

L'artillerie allemande redoubla encore d'intensité et répandit sur la ville les obus incendiaires. Incapable de s'en emparer, l'ennemi la détruisit systématiquement, d'après les principes qui présidèrent à la destruction d'Ypres.

Arras ne forma bientôt plus qu'un immense brasier et nombre d'habitants se retirèrent à Saint-Pol.

Un des épisodes les plus palpitants de la lutte autour d'Arras fut la capture d'un mortier de 420, qui avait participé au siège de Namur. Le fait se produisit le 6 octobre au faubourg de Saint-Nicolas d'où les Allemands croyaient pouvoir pénétrer dans la ville.

Un officier, témoin oculaire, a rapporté à ce propos les détails qu'on va lire :

« A 1 heure, sur la grande route apparut l'infanterie ennemie, forte de 12,000 hommes. Elle avait voulu s'astiquer, se faire reluisante, en vue d'une entrée à sensation. Dès les premières maisons de Saint-Nicolas, les tambours plats résonnèrent et, au son grêle des fifres, les lourdes bottes se levèrent en cadence, scandant le

pas de parade. Le train allemand, la machine ornée de drapeaux, arrêté sous pression à Blangy, semblait, lui aussi, vouloir pénétrer avec pompe.

La musique et les sapeurs s'engageaient sur le pont de la Scarpe, lorsque des coups de feu éclatèrent.

Un bataillon de la Garde, cependant, avait mis baïonnette au canon et au cri de *Vorwärts!* s'élançait en avant dans la ville, pensant échapper à l'embuscade du faubourg. Mais à ce moment, à la tête du pont, nos dragons surgissaient.

Pris sur l'arrière par nos mitrailleuses, les Prussiens allaient être sabrés sur l'avant. Des bras se levèrent, des fusils tombèrent à terre : *Gefängnis! Captif! Camarade!* Le bataillon se rendait... Les troupes qui suivaient firent demi-tour et battirent en retraite.

A Blangy, le train ennemi faisait déjà machine en arrière, lorsqu'un de nos avions parut : ce fut une pluie de bombes. L'une toucha juste, faisant sauter la voie. Machine et wagons étaient bloqués. Nous n'avions plus qu'à envoyer nos dragons s'emparer de l'escorte.

C'est ce qui fut bientôt fait. Et à la stupéfaction de nos cavaliers, il y avait là, démontées, les énormes pièces d'un affût de 420 : c'était le premier de ces canons que nous voyions de près depuis le début de la guerre.

Six plates-formes avaient été nécessaires pour le transport de l'engin formidable. Quatre autres wagons contenaient les projectiles du mortier, chacun d'un poids de près de 1,000 kilos. Nous capturions par la même occasion une équipe d'ingénieurs de la maison Krupp, qui accompagnait le mortier. (1)

Au mois de novembre la situation ne s'était pas modifiée. Arras agonisait, mais les Français restaient maîtres de la place. Cependant l'ennemi réitéra ses tentatives infructueuses pour s'en emparer et pour se frayer un chemin vers la côte en passant par Saint-Pol. La bataille continua jusque sous les murs de la ville. Les pertes furent lourdes de part et d'autre.

Le beffroi s'effondra à son tour sous les obus.

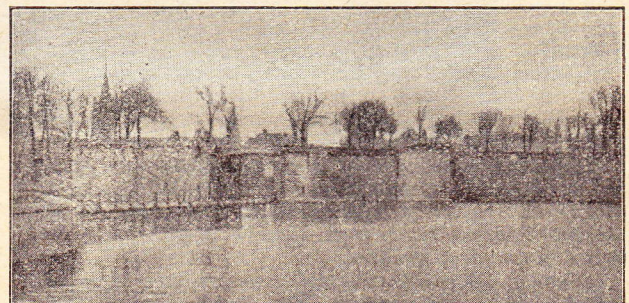
Les Allemands prirent le cimetière et creusèrent des tranchées sous la pluie des bombes, mais les Français les refoulèrent par une attaque furieuse. Il y eut les alternatives d'avances et de reculs. Chaque fois que les Français repoussaient les détachements ennemis, ceux-ci revenaient en masses plus compactes. Mais en général les positions ne furent pas modifiées.

Des civils restaient encore dans la cité si gravement éprouvée et s'installèrent dans les caves.

Ils sortaient de leurs refuges dans les moments d'accalmie pour se procurer des vivres, ce qui n'était pas facile. Mgr Lobbedey donnait l'exemple du courage et de la confiance. Il avait déclaré du haut de la chaire qu'il resterait auprès de ses ouailles jusqu'à ce que les derniers seraient partis et il tint parole. Il vit sa cathédrale tomber en ruines et célébra l'office de la Toussaint à l'église Saint-Nicolas, dans le quartier qui avait le moins souffert.

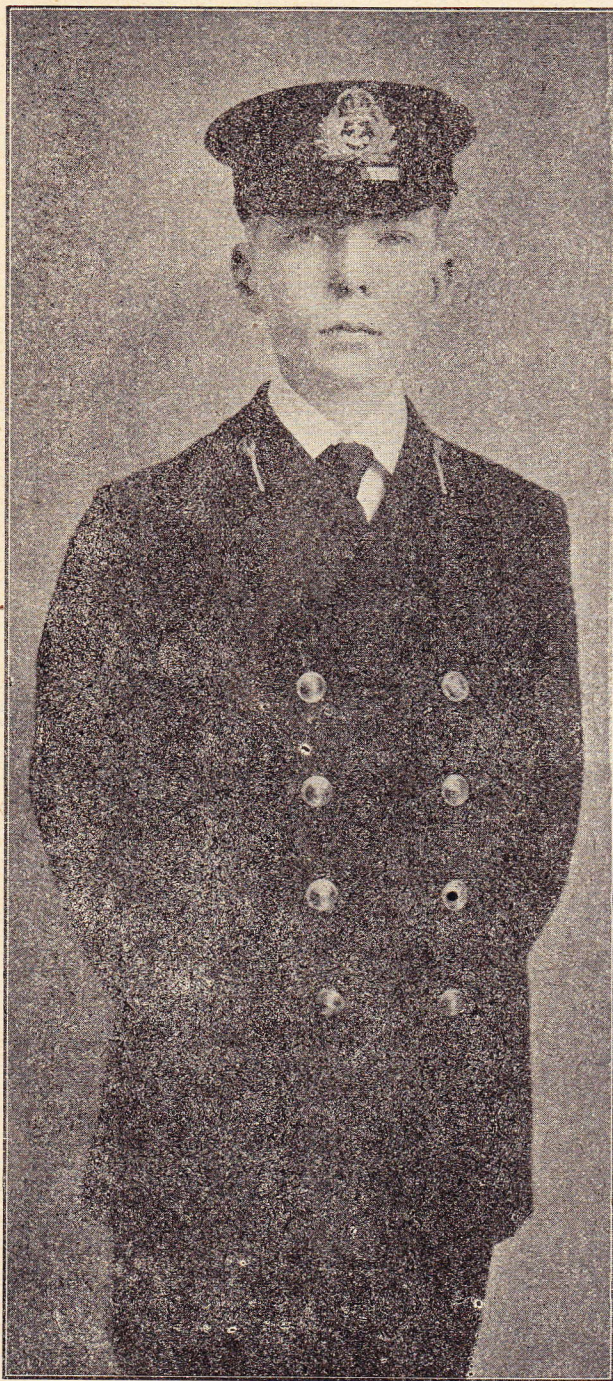
Il y avait des quantités de cadavres dans les rues. On fut obligé d'incinérer un monceau de corps entassés à la place de la Gare afin d'éviter une épidémie, car il régnait dans la ville une odeur pestilentielle. Le cimetière

(1) D'après Jean Bernard « Histoire générale et anecdotique de la guerre de 1914. »



Ypres : La porte de Lille en 1914.

(1) Cité par Jean Bernard dans son excellent ouvrage sur la guerre de 1914.



Le prince Charles-Théodore.

était d'ailleurs englobé dans le champ de bataille. Puis on creusa des fosses derrière l'ancien couvent du Saint-Sacrement.

Et autour d'Arras, comme autour d'Ypres, on vit se créer ces vastes cimetières provisoires si vite remplis, où l'on déposait jusqu'à 150 à 200 morts, et qui se couvraient de fleurs et de souvenirs pieux.

« C'est magnifique », écrit le correspondant du « Journal de Genève » le 27 novembre 1914, « c'est héroïque et si simplement, car ce sont de modestes petits bouquets et des petits rubans de quelques sous. Ce n'est que de la masse que vient la grandeur.

Justement comme je regardais, une femme vêtue en noir est venue, accompagnée d'un jeune homme. Elle s'est approchée; elle s'est adressée à un des hommes qui sont là, six ou huit, des vieux tout gris, à fossoyer dans

cette masse dure. Elle tenait dans ses mains une petite couronne de perles noires. Elle a demandé un numéro et on le lui a montré. Parce qu'on place une longue latte de bois blanc à la tête de chaque cercueil avec un numéro au crayon et, quand la fosse est comblée le bout de la latte sort encore. C'était facile à trouver.

Alors la femme s'est tenue debout aux pieds; une grande femme, avec un bonnet de laine noire sur la tête et un châle noir sur les épaules; une femme d'environ cinquante ans, J'entendais seulement : « Mon petit !... »

Sur la couronne, il y avait en lettres d'argent : « A mon Fils ».

Elle ne pleura pas; elle parlait seulement ainsi, répétant : « Mon petit... », mais raisonnablement; et les fossoyeurs expliquaient qu'ils arrangeraient cela bien. Et ils lui dirent avec un accent tranquille :

— C'est malheureux pour nous aussi, les vieux, d'enterrer comme ça les jeunes.

C'est l'esprit du peuple, de cet admirable peuple qui constate avec regret les malheurs de la vie, mais ne s'en étonne point. Le fils causa encore avec l'un des hommes, il parlait du pays. Tout cela faisait partie de quelque chose de plus grand, de quelque chose de très grand.

Elle fit un signe de croix sur la tombe, et sur elle-même, puis elle se détourna avec peine et s'en alla, d'un pas lourd, dans sa robe ancienne qui traînait, »

Arras ressemblait à un vaste désert rempli de ruines; il n'y avait plus ni lumière, ni pain, ni eau, car la conduite souterraine avait été anéantie par les obus.

L'hiver arriva sans que l'ennemi eût atteint son but sur le front d'Arras à la mer, pas plus qu'il n'avait réussi à briser ailleurs la ligne des armées alliées.

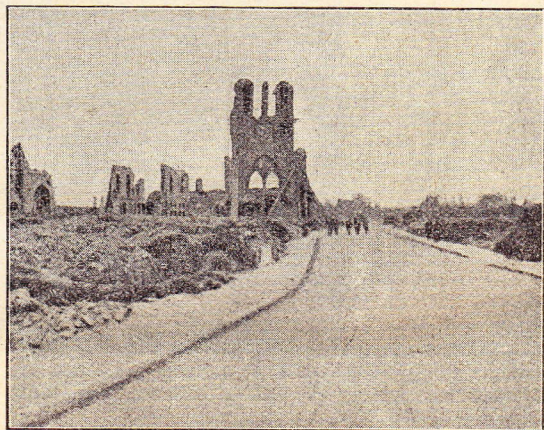
Le seul succès des Allemands fut la prise de Dixmude, mais là se borna leur avance. Les soldats s'installèrent dans les caves de la ville détruite, où on plaça des poêles que le pouvoir occupant avait réquisitionnés à Bruges et dans d'autres villes en vue de la mauvaise saison.

A la fin de l'année aucune action militaire ne se déroula dans ces parages, sauf quelques rencontres entre patrouilles.

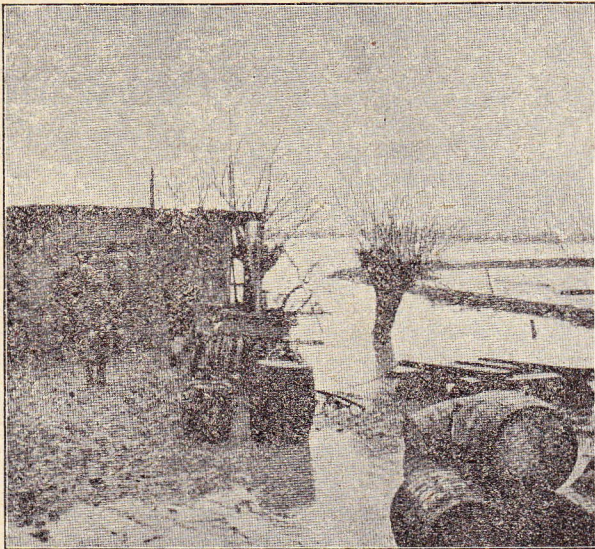
* * *

Pendant les premiers jours de novembre il y eut encore des escarmouches sur le front de Nieupoort-Lombartzijde, mais l'artillerie joua le rôle principal. En fait les Allemands restèrent maîtres de Lombardzijde, bien qu'ils eussent établi leur ligne près de Rattevalle, un hameau de Slijpe. Les derniers habitants de Lombartzijde, qui avaient beaucoup souffert, furent conduits à Ostende, et le village, ainsi qu'une bande de terrain, orientée d'une part vers les dunes et une autre orientée vers le Bamburg (aux mains des Allemands), furent considérés comme un « no mans land », une partie n'appartenant à personne, bien que nous eussions des postes sur l'autre rive de l'Yser.

Westende, Middelkerke, Slijpe, les villages situés sur la route d'Ostende, devaient être peu à peu réduits en ruines. L'ennemi ne pouvait pas y déployer ses forces



Ypres : La rue au Beurre après le bombardement.



Au pays inondé.

à l'aise, parce que le terrain inondé gênait son activité.

L'inondation avait donc produit les effets escomptés. Nous avons dit que l'opération ne se borna pas à la manœuvre de l'ancienne écluse espagnole (Oud Veurne-Sas,) mais qu'on travailla également aux grands écluses de Nieupoort : on avait constaté, en effet, que les premières vannes ne donnaient pas un débit d'eau suffisant pour obtenir un résultat assez prompt. Et c'est pourquoi on se mit à l'œuvre en même temps du côté opposé de Nieupoort.

L'amiral von Schröder, qui dans l'intervalle avait pris le commandement des troupes de la marine allemande, rechercha les moyens de faire cesser l'inondation, mais il dut bientôt se convaincre que Nieupoort était la clef du problème.

De son côté, le commandant Thijs, du génie, assurait le contrôle de l'inondation. Plus tara. pour se rendre aux écluses, il put suivre une route souterraine, qui passait sous la ville et menait droit au but.

A Nieupoort même, certains habitants restèrent jusqu'à la fin de novembre, bien que la ville fût devenue un véritable enfer. La plupart des autres attendirent le jour de la libération à Oost-Duinkerke, qui fut bombardée pour la première fois le 31 octobre, à Coxysde, La Panne, c'est-à-dire le plus possible en Belgique, jusqu'à ce que l'on eût pris des mesures d'évacuation de plus en plus sévères.

L'occupation de Zeebrugge. — Le premier bombardement. — Un point stratégique important. — Une base navale. — Attaque d'avions.

Nous avons suivi immédiatement notre armée dans sa retraite vers l'Yser, et nous y avons vu la bataille se déchaîner. La description de cette lutte héroïque a pris une assez grande place, mais elle pourrait aisément fournir la matière de plusieurs volumes.

Les Allemands y envoyèrent le gros de leurs troupes, qui avaient comme point de concentration, outre Roulers et Thourout, les villes de Bruges et d'Ostende.

Mais derrière Ostende il y avait encore un vaste territoire le long du littoral, comprenant les localités de Breedene, Wenduyne, Blankenberghe, Zeebrugge (qui était en réalité l'avant-port de Bruges), Heyst et Knocke. A l'est de ce dernier village la région des dunes et la vaste plage s'étend jusqu'à la frontière néerlandaise qui traverse les dunes, et qui est un vestige de l'ancien canal de Bruges.

Parmi toutes ces localités, les Allemands choisirent

comme point principal le port de Zeebrugge, qui devait jouer un rôle si tragique.

Zeebrugge : De combien de souffrances et de catastrophes ne devait-il pas être l'origine. Etrange destinée de ce port de mer dont la construction avait coûté des sommes énormes, qui n'avait jamais connu la moindre prospérité et qui, par une triste fatalité, semblait devoir servir exclusivement les desseins d'un ennemi sans scrupules contre la nation qui l'avait créé dans une intention de pacifique développement.

Une multitude de personnes se représentent Zeebrugge comme une ville. Or, ce n'était qu'un hameau, un lieu solitaire. Autour de son église, très modeste, s'élevaient quelques maisons ouvrières. Sur la digue on édifia quelques hôtels et villas pour les baigneurs, qui du reste préféraient se rendre à Heyst, à Knocke ou à Blankenberghe. La gare de Zeebrugge-centre consistait en quelques wagons de rebut à l'usage des rares voyageurs qui prenaient le train de banlieue de Bruges à Heyst. Quant à la gare maritime de Zeebrugge, elle ne présentait une certaine animation qu'à l'arrivée ou au départ du bateau de Hull. Il y avait alors un mouvement de va-et-vient pendant une heure à peine. Je me rappelle être resté parfois sur le quai à regarder le navire qui partait dans le plus grand calme ; et pendant qu'il disparaissait à l'horizon, Zeebrugge retombait dans un silence... tragique, parce que l'on avait la sensation bien nette que les millions dépensés demeuraient improductifs et que le vaste port, magnifiquement outillé, semblait incapable de réveiller de sa torpeur l'antique cité de Bruges.

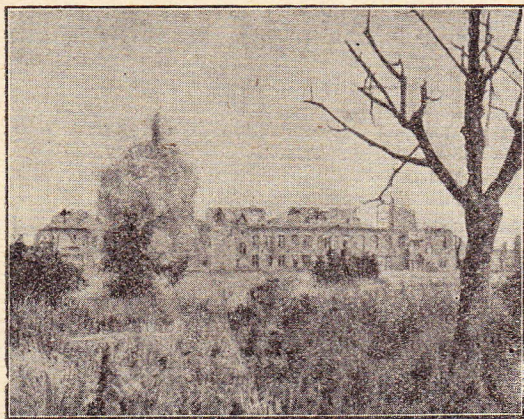
Sans doute des bateaux chargés de bois et de charbons venaient de temps en temps s'amarrer à Zeebrugge, mais jadis ils pouvaient y entrer également par le canal d'Ostende. Ceux qui retiraient le plus d'avantages du port étaient les pêcheurs de Heyst qui, néanmoins, s'ils avaient voulu l'avouer sans ambages, auraient préféré s'échouer avec leur barque sur le rivage, comme leur père et leur grand-père avaient fait autrefois.

Durant la saison d'été on y rencontrait de nombreux touristes; ils se plaisaient à remonter le vaste pier ou à observer le jeu des vagues qui venaient se briser contre le mur de pierre en larges bouillonnements d'écume. Des pêcheurs y jetaient leurs filets et restaient, des jours entiers, penchés au-dessus de la bordure. Mais tel n'était pas le but de toute cette installation. Le quai attendait de grands navires, chargés de fortes cargaisons, mais en vain. Les gigantesques grues pouvaient se rouiller à l'aise et l'herbe croître sans obstacle le long des rails abandonnés de l'emplacement du chemin de fer.

Mais à partir de 1914 Zeebrugge fut connu dans le monde entier. Zeebrugge était cité dans les communiqués, Zeebrugge était une base navale et une base aérienne.



Ypres : L'église St-Pierre en 1914.



Ypres : L'asile après le bombardement.

que. C'était là un effet déplorable du retard des Français et des Anglais au moment où les Belges, après la chute d'Anvers, avaient voulu former une nouvelle ligne de résistance derrière le canal de Terneuzen ou l'Escaut méridional, ou même derrière le canal de Schipdonck prolongé vers la Lys. L'aile gauche des Alliés ne put malheureusement pas effectuer sa liaison et la petite armée du roi Albert dut poursuivre sa retraite, afin d'échapper à l'emprise des Allemands qui voulaient l'acculer à la mer ou à la frontière néerlandaise. Et c'est ainsi qu'il fallut sacrifier Zeebrugge et Ostende.

Il est vrai d'ajouter que le port de Zeebrugge fut d'une certaine utilité, puisqu'il permit de débarquer quelques détachements anglais. C'était alors une époque pleine d'espoir.

Après l'occupation de Bruges, des troupes allemandes, en petit nombre, se dirigèrent vers Zeebrugge.

Lorsque la première bataille de l'Yser se déclancha il n'y avait encore là que de faibles contingents. C'est que les Allemands avaient les regards fixés sur Dunkerque et Calais. Mais lorsque l'héroïsme des Belges et des marins français et la puissante barrière de l'inondation eurent brisé l'avance de l'armée ennemie, la marine allemande mit aussitôt la main à l'œuvre pour transformer le port si paisible en une forteresse maritime, ce qui valut à Zeebrugge d'être l'objectif de multiples attaques et de figurer dans les communiqués des belligérants.

En raison du but poursuivi par les Allemands, Zeebrugge offrait plus de sécurité qu'Ostende. Cette dernière ville n'était éloignée du front que de 12 à 15 kilomètres, et Zeebrugge de 40 kilomètres au moins. En quittant ce port on arrive tout de suite en pleine mer jusqu'en face du Noord-Hinder.

Les Allemands exécutèrent immédiatement toutes sortes de travaux. On les voyait grouiller pendant des journées entières dans les dunes. Mais cette activité devint particulièrement intense après le 23 novembre, lorsque les Anglais eurent prouvé qu'ils ne perdaient pas de vue ce point de la côte qu'ils bombardèrent furieusement.

Voici une description prise sur le vif de cet événement qui mérite d'être signalé parce qu'il est le premier d'une longue série de faits semblables et le commencement d'une lutte formidable dont l'issue de la guerre allait même dépendre pour une grande partie, nous voulons dire la guerre sous-marine.

Un témoin oculaire rapporte ce qui suit à propos de ce premier bombardement de Zeebrugge :

« Zeebrugge, Heyst, Knocke forment une zone spéciale qui fut à son tour affligée par la guerre.

« Ces travaux de défense sont-ils bien nécessaires ? » se demandait-on ici lorsque l'on vit les Allemands placer des batteries le long de la côte, creuser des tranchées dans les dunes, installer une garnison dans de petits villages tels que Ramsappelle, Lisseweghe, Dudzele.

« Nous n'aurons pas la guerre de ce côté », disait-on pour se consoler.

Et hier, lundi, 23 novembre, était encore un de ces

jours longs et mornes, de résignation et de patience, d'autant plus triste que des nuages très bas fermaient l'horizon, que la plaine n'offrait qu'une vue limitée et que la mer était enveloppée de brouillard.

« Il va certainement tomber de la neige », déclaraient les habitants et certains s'en réjouissaient à l'avance, à cause du changement.

Neiger, hélas, oui ! L'hiver était bien précoce. Et pas de charbon !

Mais le lundi matin les Allemands avaient fait venir des charbons de Bruges et c'était le grand événement qui faisait l'objet des conversations.

« Oui, oui » disait une brave femme, « ils font venir du charbon, mais combien les Allemands vont-ils nous le faire payer ? Tout coûte les yeux de la tête, nous avons gagné si peu durant la saison et maintenant on nous plume si impitoyablement... Ah ! les autres hivers nous avions de la galette et nous étions si contents au coin du feu. »

Et ainsi s'écoula lentement la longue matinée. Midi arriva et pour varier on alla dîner.

Il y a, grâce à Dieu, des pommes de terre en suffisance.

Après le repas, l'après-midi et la longue soirée... sans pétrole.

Mais non, ce lundi devait amener du nouveau. Il était deux heures et demie environ lorsque les habitants de Knocke se précipitèrent hors de leurs maisons.

Quelle était cette formidable explosion ?

On pensa d'abord à une bombe..., car on était déjà un peu habitué à l'apparition d'aéroplanes.

Mais une nouvelle explosion retentit et puis une autre, puis un grondement prolongé comme un tonnerre effroyable.

« Les Anglais sont là ! » cria-t-on. Il était interdit de monter sur la dune, mais on ne put retenir les habitants. Et ceux-ci plongèrent leurs regards vers la mer. Mais le brouillard cachait les navires anglais.

« Du feu ! » criait-on.

Et, en effet, on voyait souvent un brillant rayon de lumière en cinq endroits différents.

« Cette flamme sort de la bouche des canons ! » affirma quelqu'un, qui était plus ou moins au courant.

Des navires anglais croisaient au large et bombardaient Zeebrugge.

Des explosions sans fin, un tonnerre effrayant.

Les Allemands se ressemblèrent vivement et se réfugièrent dans leurs tranchées, du moins à Knocke.

Plus loin, dans la direction d'Heyst et de Zeebrugge, ils répondirent aux Anglais, mais pas longtemps.

« Un incendie ! » s'écria-t-on dans la foule. « A Zeebrugge ».

« C'est l'usine à gaz. »

« Non, c'est le pilotage. »

« C'est le Palace-Hôtel ! »

« Ce pourrait aussi bien être la gare. Qui peut d'ici le dire exactement ? » opina un homme, qui se distinguait par son calme.

Et le feu de l'artillerie se détachait en flammes de plus en plus vives sur le fond brumeux de la mer.

Les coups se suivaient plus violents, accompagnés d'un fracas d'orage.

« A présent ils tirent sur Heyst ! » cria-t-on. Et l'émotion dura jusqu'à cinq heures. A ce moment, le bombardement cessa et la tranquillité régna de nouveau sur la côte.

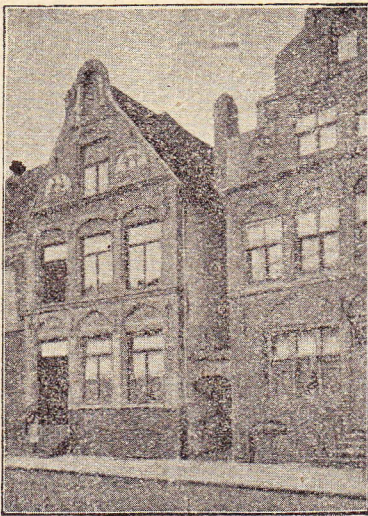
Et pendant toute la soirée on parla de la guerre, qui était arrivée jusqu'à ce point.

« Knocke aura son tour aussi », assuraient les plus pessimistes.

Et, de fait, les Anglais bombardaient Zeebrugge et Heyst.

Zeebrugge était entouré de tant de mystère, avec son quartier maritime inaccessible, isolé et en partie évacué par la population, qu'on le considérait comme une station de sous-marins. Des canons allemands sont dressés entre Heyst et Duinbergen.

Mais au cours de cette opération il y eut plus de fumée que de feu. Quelques bâtiments furent endommagés, un pilote allemand tué et ce fut tout.



Ypres : La Maison des Bateliers.

Si les Anglais avaient voulu débarquer des effectifs considérables, ils l'auraient pu, mais à cette époque l'Angleterre n'avait pas assez de soldats pour une pareille entreprise. Toutes les troupes disponibles venaient de fournir un effort énorme près d'Ypres. En somme tout ce bombardement n'était guère plus qu'une simple démonstration.

Les Allemands l'envisagèrent comme tel, car ils mirent aussitôt la main à l'œuvre. Zeebrugge devait devenir une redoutable forteresse. Les soldats, renforcés bientôt par des prisonniers russes, commencèrent à creuser et à bouleverser les dunes, et à construire des ouvrages de toutes sortes. On posa des rails, où circulaient des trains chargés de toutes sortes de marchandises. On amena d'Allemagne de l'artillerie de tout calibre. Et ainsi Zeebrugge devint le repaire des pirates de la mer du Nord.

Non loin de là, Sint-Anna-ter-Muiden pointe dans le ciel sa tour massive comme le point de repère de la frontière néerlandaise.

Là et dans les localités plus éloignées, à L'Ecluse, à Aardenburg, au Zwin et au village de Retranchement résidaient des milliers de réfugiés belges, chez qui le bombardement avait éveillé de grands espoirs d'une libération prochaine.

« Les Anglais vont débarquer », disait-on.

Sous peu, de graves événements vont se dérouler à Zeebrugge, » prétendaient certaines personnes, comme si elles étaient initiées aux secrets du haut commandement.

Bien des personnes regardaient des heures entières vers les toitures rouges de Knocke, l'église d'Heyst, la tour de Duinbergen. Et par temps très clair on pouvait même distinguer la ligne du mur de Zeebrugge.

Cette attente de prochains événements, qui se rencontrait également parmi les soldats allemands postés à la frontière, donna lieu quelques jours plus tard à un incident étrange.

On avait signalé aux Allemands le passage d'une automobile occupée par des espions anglais qui devaient traverser la frontière.

Et les Allemands prirent les mesures de précaution les plus rigoureuses. Le long de la frontière on tendit un réseau de fils barbelés et une tranchée fut creusée aux avant-postes. Les hommes — des soldats du landsturm ayant dépassé la quarantaine — durent faire quelques exercices préparatoires afin de pouvoir, au besoin, accueillir l'auto d'une façon convenable. Il régnait une véritable anxiété parmi cette poignée d'hommes en ce point extrême du territoire de la Flandre.

Quel zèle ne déploieront-ils pas pour achever l'installation des fils barbelés.

Mais soudain, de Lisseweghe, un village situé entre Blankenberghe et Bruges, près du canal maritime, et où

se trouvaient des troupes de la marine, parvient la nouvelle que l'automobile ne passera pas et qu'il est inutile de poursuivre les travaux de défense.

Un officier se précipite hors du corps de garde pour prévenir les hommes qui se trouvent près de la frontière. Il leur fait connaître de la voix et du geste ce qu'on vient de lui annoncer. Mais les hommes partent au galop, croyant sans doute que l'automobile était déjà en route...

Un témoin de la scène rapporta à l'Ecluse la nouvelle sensationnelle que les Allemands avaient évacué la frontière près de Sint-Anna-ter-Muiden.

Ce bruit se propagea comme un feu de poudre.

« Ils ne marchaient pas, ils couraient ! » assurait-on.

« Oui, ils couraient tant qu'ils pouvaient ! »

« Ils battent en retraite ! » disait-on ailleurs. « C'est le commencement de la grande retraite. »

« En effet, on a dit hier que les Allemands avaient été refoulés à l'Yser. »

« Et la route de Roulers était ouverte. »

« Et les Anglais ont gagné une bataille navale. »

D'autres doutaient encore. Mais l'espérance dominait tous les esprits. On croyait sans trop de peine ce que l'on souhaitait si ardemment.

Les nouvelles devinrent encore plus favorables.

« Les Anglais ont débarqué à Zeebrugge. »

« Oui, un cavalier anglais est arrivé près de la frontière. »

« Ce débarquement des Anglais est une belle farce », railla un sceptique. « Ils ont sans doute chassé les Allemands à coups de canonnières (jouets d'enfants). Avez-vous entendu des canons ? »

« Oui, hier... »

« Plus loin, à l'Yser, ou près d'Ypres... Ou... mais vous pouvez m'en croire, quand les Anglais débarqueront à Zeebrugge, ils nous le feront bien savoir de telle sorte que les vitres trembleront et que les maisons seront secouées... Vous rappelez-vous le bombardement d'il y a quinze jours environ ? »

Il y avait des gens en effet qui avaient déjà éprouvé de multiples déceptions, ceux, par exemple, qui avaient suivi les opérations autour de Termonde et le long de l'Escaut.

De combien de victoires n'avaient-ils pas été les témoins enthousiastes ? Mais les Allemands revenaient toujours avec des effectifs renforcés.

Bien des personnes avaient appris à patienter.

Cependant les optimistes restaient la majorité.

La foule affluait à Sint-Anna-ter-Muiden. Mais là les espérances se transformèrent en une vaste désillusion.

Lorsque le crépuscule tomba, on aperçut près de l'arbre qui se dresse par delà la route, à la frontière, un landsturm bavarois qui fumait tranquillement sa pipe.

Ce n'était qu'un seul homme, mais il représentait la grande armée, qui tenait la Belgique sous le joug et qui vivait à ses dépens.

Un homme... mais dont la présence prouvait que qui-conque risquait de franchir la frontière serait fait prisonnier et exposait sa vie.

Espoir déçu...

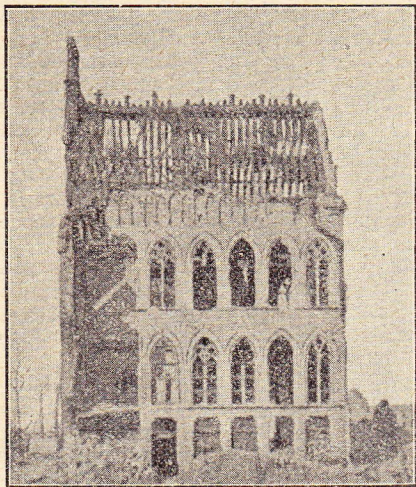
Mais ne rions point...

Constatons plutôt le désir ardent du peuple exilé et malheureux vers la patrie...

Ce côté de la frontière présentait à cette époque un spectacle original. C'était un petit monde à part. Lorsque des avions apparaissaient au-dessus du nord de la Flanère — car on ne cessait de bombarder les troupes et les installations allemandes du port de Bruges et du littoral — des attroupements se formaient.

Les habitants étaient prévenus de ce qui se passait par le tir de l'artillerie allemande. Et aussitôt ils cherchaient à découvrir l'oiseau poursuivi parmi les flocons blancs des shrapnells, observant ses évolutions pour voir s'il pourrait s'échapper. C'est à cette époque que le premier aviateur anglais atterrit en Flandre zélandaise. Il devait être suivi d'ailleurs d'une foule d'autres, obligés comme lui d'atterrir, car la frontière était proche et en Hollande ils ne risquaient pas d'être amenés en captivité, mais seulement d'être internés.

Le premier Anglais qui franchit la frontière descendit



Ypres : La Maison des Templiers.

dans un polder près de Breskens. Quelques paysans coururent à sa rencontre.

« Hollande ! » crièrent-ils.

L'aviateur avait encore quelques doutes, mais en entendant prononcer le mot de « Hollande » son visage s'illumina.

Bientôt des soldats hollandais arrivèrent sur les lieux et le conduisirent à Breskens où un officier fit un accueil aimable à l'aviateur qui fut, comme bien l'on pense, l'objet de la curiosité générale.

Un correspondant écrit à ce propos :

« Hier matin j'eus une conversation avec l'Anglais au rez-de-chaussée de l'hôtel « Au canon d'or ». C'était un jeune homme au masque énergique, aux yeux étincelants. Cependant il avait l'air de ne pas être à son aise entre ces quatre murs, avec la perspective de la rue tranquille de Breskens.

Habitué à planer dans le ciel, à prendre librement son essor au-dessus des lignes belges, anglaises, françaises et même des lignes allemandes, au-dessus de villes amies et de villes occupées par l'ennemi, il était prisonnier maintenant dans cette petite cage, car pour un aviateur la plus grande salle d'hôtel n'est en définitive qu'une cage.

« Nous sommes partis hier matin de Dunkerque au nombre de trois », me raconta-t-il. « Il pleuvait, mais nous avions résolu de prendre l'air quand même. Nous ne tardâmes pas à être séparés l'un de l'autre. Je survolai la Belgique, les tranchées des Belges et des Français d'abord, la région inondée, puis les positions des Allemands. J'affrontai d'un cœur assuré les projectiles qui m'étaient destinés et qui ne pouvaient me faire aucun mal.

Et j'allai plus loin, traversant les villages situés entre Nieuport et Ostende. Et bientôt je vis Zeebrugge, mon premier objectif. Je descendis le plus bas possible et je planai au-dessus du port, où les Allemands ont un chantier de construction pour sous-marins, et laissai tomber cinq bombes. J'ignore si elles atteignirent leur but. Je remontai le plus vite possible et me dirigeai vers Zeebrugge, que j'atteignis en quelques minutes ! Mais je m'égarai dans un brouillard. Ce sont là des surprises avec lesquelles il faut compter. Lorsque je pus voir un peu plus clairement ce qui se passait sous mes pieds, je m'aperçus que j'étais suspendu au-dessus de la mer. Je m'orientai de nouveau vers la terre, mais un accident à mon appareil me força d'atterrir. J'étais en Hollande.

J'appris en même temps que mes deux compagnons n'avaient guère été plus heureux que moi.

Eux aussi s'étaient perdus et étaient tombés à la mer non loin de la côte anglaise, ou l'« Oranje Nassau » de la compagnie « Zeeland » les recueillit.

L'aviateur raconta que l'on fait le trajet de Douvres à Calais en 12 minutes. Mais après sa première traversée, c'est-à-dire après qu'il eût quitté sa patrie pour se ren-

dre au front, il n'avait plus traversé la Manche. Nous lui demandâmes s'il connaissait Jan Olieslagers. Aussitôt il nous montra une photographie, où il se trouvait entre le démon anversois et un aviateur français.»

Nous avons dit qu'il était le premier d'une longue série qui dura quatre années, et ces détails ne peuvent être passés sous silence dans une histoire de la guerre. On voyait atterrir aussi des aviateurs allemands atteints par le feu des aviateurs anglais, et même de temps en temps un déserteur.

Un jour descendit à Cadzand un avion allemand, d'où partaient des cris et des clameurs. Des soldats hollandais accoururent, mais ils durent se jeter dans un fossé, pour ne pas être touchés par la mitrailleuse qui venait d'être mise en action. Les balles sifflaient à la ronde. On réussit enfin à maîtriser l'individu et on s'aperçut alors qu'il était ivre-mort. Il y avait encore des provisions dans l'appareil. L'Allemand avait dû piloter un avion de son pays jusqu'à Zeebrugge et il avait sans doute considéré le voyage comme une partie de plaisir, qui se termina d'ailleurs d'une façon assez étrange : des dunes de Cadzand on le transporta dans une grange où il put cuver sa boisson, et de là au camp d'internement de Bergen près d'Alkmaar.

Il arriva aussi que es avions tombaient à l'eau, alors le bateau de sauvetage de Cadzand ou une embarcation du service de la marine prenait la mer et ramenait les naufragés. Un jour, on recueillit ainsi deux Anglais qui avaient dû nager pendant une heure parce que leur appareil avait coulé immédiatement, et qui étaient totalement épuisés. Pour écarter tout ce qui pouvait les gêner, ils avaient même enlevé leurs derniers vêtements; l'un d'eux tenait entre les dents une montre qu'il voulait sauver à tout prix. Le bateau de la marine de Flessingue arriva juste à temps pour sauver la vie aux deux aviateurs.

Des aéroplanes atterrirent aussi avec des aviateurs grièvement blessés. Un jour on trouva un observateur qui avait la jambe arrachée. L'avion avait été pris près de Zeebrugge sous le feu des canons de défense et le malheureux observateur avait été atteint d'un éclat d'obus.

Le pilote atterrit en Flandre zélandaise près de Groede. Le mutilé fut transporté à Flessingue, mais succomba peu après son entrée à l'hôpital.

C'est ainsi que Zeebrugge devint un point stratégique en dehors du front, une cible pour les navires anglais, mais en même temps une base pour l'occupant, qui fut cause d'une foule de misères pour le monde. Nous aurons l'occasion de reparler de ce port et du canal de Bruges, sur les bords duquel s'élevèrent toutes sortes de dépôts, ainsi que de puissants ouvrages de défense construits le long de la côte flamande.

Les Arabes le long de la côte. — Le 7^e de ligne décoré. — Le curé de Saint-Georges. — L'attaque contre Lombartzijde. — Le 11^e le 12^e et le 6^e de ligne. — La fête du Roi en 1914 à La Panne et à Bruxelles.

L'hiver fut précoce en cette tragique année 1914. Et la saison s'annonçait fort dure pour nos soldats, qui étaient privés de tout, car les secours attendus commençaient à peine à arriver et la réorganisation de tous les services exigeait beaucoup de temps.

Et que n'avait pas à endurer, d'autre part, les troupes coloniales, transportées subitement dans nos froides régions, où l'été est si court et la mauvaise saison si longue.

Au coquet village de Coxyde, par exemple, parmi les dunes, près du Hoogen Blekker, un camp d'Arabes était installé. Hommes et chevaux campaient dans une vallée entourée de monticules de sable.

Les tentes des soldats et les couvertures des chevaux ne constituaient qu'une faible protection contre le vent.

« Le froid pique », écrit Henri Malo, « mais sur le sable gelé qui craque sous la semelle, la marche active la cir-



Ypres : Cimetière anglais derrière la prison.

culation et fouette le sang... Se peut-il qu'à sept kilomètres d'ici les engins perfectionnés, que nous devons au progrès des sciences, accomplissent en ce moment une œuvre de mort telle que l'on n'en vit jamais au cours de l'histoire du monde ?

L'effroyable canonnade qui ébranle l'atmosphère depuis trois jours et trois nuits ne le rappelle que trop. Jamais encore son tonnerre ne fut aussi ininterrompu, et ce roulement continu comme une basse est ponctué de détonations plus puissantes marquant le tir des pièces d'artillerie lourde. Il y en a de sourdes et de prolongées; il y en a d'éclatantes et de sèches. Toutes les voix de tous les canons de tous les calibres s'unissent aujourd'hui en un infernal concert qui se donne sur toute la ligne d'Ypres à Dixmude, à Nieuport. Les grosses pièces de la marine se sont mises de la partie; les gerbes d'écume et d'eau qui jaillissent autour des cuirassés indiquent que les batteries ennemies ripostent, sans aucun succès, il faut bien le reconnaître.

Soudain, près de moi, une musique aigre et discordante; au tournant d'une butte de sable, quelque chose de hideux est affalé; le cou allongé, les pattes repliées, on reconnaît encore un cheval. Le poil est parti, la carcasse rouge et sanguinolente. Une cinquantaine de corbeaux le déchiquetaient à coups de bec; mon arrivée trouble leur festin. Ils croassent rageusement; c'est à moi, évidemment, que ce discours s'adresse. Ils s'enlèvent dans le ciel pur, et tournoient, croassant toujours. Tandis que je m'éloigne, ils reviennent se poser sur leur proie.

Tout en m'éloignant, je revois invinciblement des images feuilletées jadis, figurant la route suivie par les caravanes dans le désert : des monticules de sable à perte de vue, comme ici, et un sentier jalonné par des carcasses d'animaux. Et voici que l'évocation se précise : au fond d'un creux, bossuant à peine le sol, de petites tentes qui en ont à peu près la couleur s'alignent irrégulièrement côte à côte. Devant chacune, plusieurs Arabes assis en rond, les jambes croisées, devant un feu de bois dont la flamme monte, droite, uevisent en fumant des cigarettes et en buvant du café dans des quarts en fer-blanc réglementaires.

Ce sont des volontaires d'Algérie engagés pour la durée de la guerre, et qui forment un goum. Des officiers et des sous-officiers de spahis les encadrent. Sous l'ample burnous gros bleu, en drap de capote, ils portent la courte veste arabe et le large pantalon bouffant, taillés dans du velours à côtes, gris-souris ou plus généralement marron. Leurs bottes en maroquin rouge rehaussent le coloris de ce costume oriental adapté aux exigences du climat septentrional.

Une patrouille vient de rentrer : les chevaux sont aussitôt débarrassés de leurs harnachements, quelques-uns magnifiquement brodés.

Un Arabe s'approche de moi : sous son burnous bleu doublé de blanc, une vareuse de lieutenant où s'épingle la croix de la Légion d'Honneur. C'est le caïd qui commande le détachement. La conversation s'engage. Hasard des rencontres ! Nous nous découvrons des amis communs. Parmi les noms français, je cite un nom arabe, celui de Djelloul, fils de l'agha Lakhdar, l'un des

grands seigneurs de la province d'Alger; je le connus il y a déjà quatorze ans.

— Djelloul ? Mais un de ses fils est ici !

Le caïd donne un ordre à un homme, qui appelle :

— Belkassem !

Il se présente. Lui aussi est décoré de la Légion d'Honneur. Et le frère du caïd, un maréchal-des-logis de spahis, qui me fait apporter, suivant les rites de la politesse arabe, un quart de café bien chaud, porte sur sa poitrine la médaille militaire; le ruban en est tout neuf : cette médaille fut gagnée récemment pour acte de bravoure devant l'ennemi, aux environs d'Arras.

Nous bavardons longuement; nous parlons de la guerre, cela va de soi, et de la gelée qui pince, plus froide en Flandre que sur les montagnes de l'Algérie. Un brouhaha nous interrompt un instant : des appels gutturaux, quelques cris, une conversation plutôt accidentée, un remue-ménage. La même scène se reproduit quotidiennement, paraît-il, lors de la distribution des fourrages. Il n'y a pas lieu de s'en émouvoir.

Le calme se rétablit. Des hommes désignés pour une patrouille sautent en selle. Ils s'éloignent dans la direction du canon.»

Ce petit coin de terre si éloigné était ainsi devenu par le fait de la guerre le théâtre d'une animation extraordinaire.

C'est au mois de novembre qu'eut lieu la distribution de décorations de toutes sortes.

Le 2 novembre, le Roi et le président Poincaré présidèrent une revue des troupes à la Grand'Place de Furnes.

Le 3, le 7^e régiment de ligne fut aligné en carré sur la même place. Il était encore engagé dans sa lutte héroïque au pont de l'Union, entre Saint-Georges et Mannekensvere, lorsque lui parvint la nouvelle que le Roi avait accordé au drapeau l'Ordre de Léopold. Nous avons décrit ces journées sanglantes. Citons encore ces détails reproduits par le « Courrier de l'Armée » :

« L'ennemi fait usage d'engins encore inconnus, et des torpilles font dans les tranchées d'effroyables ravages. Ce jour-là, parmi les morts, qui sont nombreux, on compte le major Houart et le lieutenant d'artillerie Cambrelin, venu pour se rendre compte d'où partent les bombes infernales. Il y a six jours et cinq nuits que le régiment souffre, combat et meurt; les hommes sont à bout de souffle, mais ils tiennent cependant et se raidissent à l'exemple et aux exhortations de leur chef de corps, le lieutenant-colonel A. E. M. Delobbe, que l'on voit se dépenser sans compter pour exalter le courage de ses braves.

A 19 heures, enfin, le 7^e de ligne est relevé par le 14^e de ligne.

Après un court repos, le 7^e de ligne revient à Wulpen en réserve de sa division. Les 30 et 31 octobre il participe à la reprise de Ramscappelle; son 1^{er} bataillon coopère à l'attaque du village, en exécutant un mouvement offensif au nord de la localité.

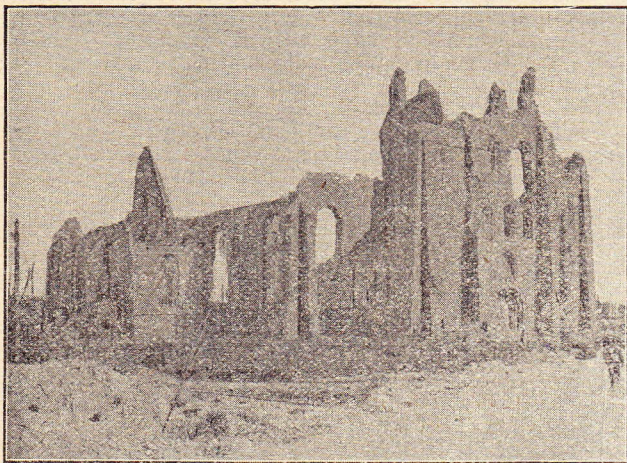
Puis l'inondation est venue étendre des nappes protectrices devant l'armée belge, épuisée par les assauts incessants livrés depuis le 18 octobre. »

Lorsqu'on put enfin goûter le repos et qu'on put se rendre compte de toutes les épreuves subies, les langues se délièrent et les soldats se mirent à raconter les uns aux autres toutes sortes d'épisodes effrayants de la bataille. Nous en rapportons un d'après le « Courrier de l'Armée »; on en parle encore dans la contrée. Il concerne la fin héroïque de M. l'abbé Dejonghe, curé de Saint-Georges :

« Le combat faisait rage. Le régiment depuis des jours et des nuits « tenait » sous un ouragan de fer.

Et dans cette campagne lugubre et parmi ces soldats loqueteux, hagards, fous de rage, un pauvre fou gesticulait lamentablement.

C'était le curé de Saint-George, Pauvre vieillard, dont le cerveau s'était fêlé au fracas de la bataille... Le premier coup, le plus dur, ce fut son église croulant sous les rafales d'obus. Et le pauvre homme, devant ce désastre, devant les morts et les blessés, devant cette orgie de sang et de carnage, avait vu sa raison s'échapper lentement, par bribes et par morceaux. Une nappe à carreaux sur le dos en guise de chape, il circulait sur le champ de bataille, bénissant à grands gestes les hommes



Ypres ; Les ruines de l'église St-Pierre.

et essayant, par des signes de croix, d'arrêter l'oeuvre meurtrière des obus.

Hélas, le pauvre homme ne faisait qu'exposer sa vie aux risques les plus grands. Un matin, même, on le vit courir sur le parapet de la tranchée de première ligne, sur la berge de l'Yser, lançant au nom du Ciel l'anathème sur les hordes allemandes...

Les balles pleuvaient. Miracle ! Il ne fut pas touché.

Notre colonel avait voulu le faire évacuer, mais, obstinément, le pauvre pasteur fou avait refusé énergiquement de quitter sa bergerie et son troupeau de fidèles.

Une après-midi, pendant qu'adossé à une maison en ruines, il bénissait à nouveau les blessés transportés sur des brancards, un obus vint frapper de plein fouet le pan de mur et ensevelit le prêtre qui fut assommé par l'éroulement des pierres et des briques.

...Et le soir, comme sur une civière de fortune, on transportait le corps du malheureux, deux femmes croisèrent le convoi. Elles se signèrent devant ce cadavre, recouvert d'une toile, qu'elles prirent pour celui d'un de nos braves soldats.

... L'une de ces femmes était la sœur du curé, qui ne savait pas encore... »

Si l'on parlait de tout cela on était d'autant plus surpris d'être sorti sain et sauf de cette horrible aventure. Et lorsque le régiment se trouva aligné à la Grand'Place de Furnes, la pensée de chacun se reporta vers les disparus, les camarades restés là-bas près de cet effroyable pont de l'Union ou à Rams cappelle.

C'est le Roi qui avait fait venir à cet endroit le vaillant régiment. Il remit la Croix de l'Ordre de Léopold au drapeau, puis harangua les troupes glorieuses.

Ce ne fut qu'un court instant de repos au milieu des vicissitudes de la guerre.

Le lendemain le 7e avait de nouveau pris sa place à Nieupoort, qui constituait toujours un point faible, quoique d'une importance capitale. Là se trouvait, en effet, la clef de l'inondation. Le commandement supérieur voulait étendre le plus loin possible ses positions sur l'autre rive et le 7e reçut l'ordre de s'établir sur la ligne Lombartzijde-Groote Bamburgh.

Les troupes, encore sous l'impression de la cérémonie de la veille, se ruèrent en avant avec un élan admirable, mais bientôt elles furent arrêtées par un feu violent. Elles durent se replier. Un groupe fut coupé du régiment et fait prisonnier. Près des écluses de Nieupoort le lieutenant-colonel Delobbe était exposé au feu des mitrailleuses qui faisaient pleuvoir sur lui une grêle de projectiles. Le moment était critique. L'ennemi, enhardi par son succès, passa même de la défense à l'attaque et crut pouvoir s'emparer des écluses. Cependant nos troupes, après s'être reformées en bon ordre, rejetèrent l'ennemi par une violente contre-attaque. On n'avait pas réussi à prendre le Bamburgh, mais les écluses restaient pour de bon entre les mains de nos troupes.

Le groupe des prisonniers fut conduit à travers les

ruines brûlantes de Lombartzijde et le village à moitié détruit de Westende vers Middelkerke où ils furent provisoirement enfermés à l'église. On leur adjoint un certain nombre de civils, car il était encore demeuré à Lombartzijde et à Petit-Westende des hommes, des femmes et des enfants.

Les infortunés se cachèrent dans les caves à pommes de terre des jardiniers, à proximité des dunes. De temps en temps on en arrêtait quelques-uns comme suspects. Plusieurs de ces malheureux habitants furent tués par le bombardement, car Lombartzijde avait souvent à essuyer une triple canonnade, notamment des deux côtés du front et des navires croisant au large. Le lendemain les prisonniers furent embarqués à Ostende dans un train à destination de l'Allemagne. Pendant leur court séjour au littoral ils racontèrent à des compatriotes que leur régiment avait été décoré à Furnes.

Le Roi décora également sur la plage de La Panne les drapeaux du 11e et du 12e de ligne.

« Officiers, sous-officiers et soldats des 11e et 12e régiments de ligne », ainsi s'exprima le Souverain, « depuis plus de trois mois, à Liège, devant Anvers et sur l'Yser, vous avez combattu avec un courage qui n'a pas connu de défaillance.

» La nation est fière de vous; en son nom je vous remercie et je vous félicite. J'ai une confiance absolue dans votre dévouement à la Patrie. Je suis heureux d'avoir une occasion personnelle de l'exprimer devant vous.

» Je sais qu'en toutes circonstances, devant les obstacles et au milieu des dangers, vous maintiendrez toujours haut et ferme l'honneur du drapeau. »

Les drapeaux défilèrent alors devant le Roi. La Reine contemplait le spectacle installée dans la loggia d'une villa.

Le 6e de ligne, qui se battit si vaillamment à Rams cappelle, fut l'objet d'une citation à l'ordre du jour, dont voici les termes :

« Je dois féliciter d'une façon toute spéciale le 6e de ligne qui, depuis les premières heures du 30, a pris part à la contre-attaque dirigée sur Rams cappelle et qui a lutté avec la plus vive énergie pendant toute la journée du 30 au 31 octobre.

Tels sont les faits qui ont valu au 6e régiment de ligne l'honneur d'inscrire en lettres d'or sur son drapeau le nom de « Rams cappelle ».

Et quelles troupes ne méritaient pas de pareilles distinctions !

Ce n'est que plus tard que l'on a compris l'importance primordiale de la bataille de l'Yser. Aussi le colonel suisse Lecomte a-t-il pu écrire fort justement :

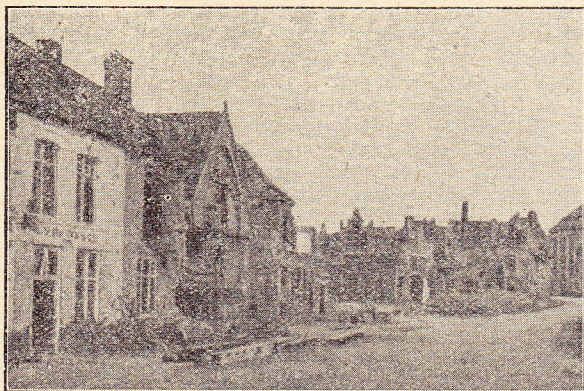
« La meilleure preuve de l'utilité de la résistance belge sur l'Yser, c'est que les Français ne purent détacher, outre la brigade de marine, qu'une seule division pour renforcer l'armée belge pendant quinze jours de lutte acharnée sur le front de Dixmude à la mer. Si l'armée belge n'avait pas tenu, l'aile gauche anglo-française était débordée et rejetée vers le sud, derrière la Lys, peut-être derrière la Somme. »

Il nous reste encore à signaler un événement de ce mois de novembre 1914, la célébration de la fête du Roi, le 15 novembre.

La solennité eut lieu dans la petite église de La Panne. Le matin il avait neigé et un tapis d'une éclatante blancheur couvrait les dunes et le rivage. Le grondement des navires de guerre se faisait entendre au large. Ce n'étaient pas des saluts de parade, mais la voix grave de la guerre.

Un missionnaire chanta le Te Deum. Les clairons sonnèrent aux champs. Le chœur de l'église avait été réservé aux officiers. Dans la nef centrale et au fond de l'église des soldats et des civils étaient assis ou debout. Quel monde de souvenirs ne réveillait pas cette fête du Roi ! Après la mort du prince Baudouin, le bien-aimé, Albert était devenu l'héritier du trône. Longtemps il demeura pour nous à l'arrière-plan, car sa vie et son éducation avaient été relativement simples. Mais soudain le Roi était apparu en pleine lumière comme un Souverain grave, digne et démocratique.

Nous n'avons pas l'intention de décrire ici sa vie, ni



Ypres : La rue de Lille en 1915.

ses études, ni ses visites aux mines et aux usines, ni ses rapports avec les pêcheurs et la création de l'œuvre de l'Ibis en faveur des orphelins des pêcheurs, ni son voyage au Congo.

Nous passons également sous silence ses fiançailles à l'occasion desquelles des milliers de Bavarois se pressèrent devant le palais du Munich pour l'ovationner — et son mariage, et la naissance des trois enfants royaux, et son avènement et les premières années de son règne.

En octobre 1910 le kaiser allemand visita Bruxelles. Du discours qu'il prononça en cette circonstance nous extrayons seulement ce passage : « Puisse le règne de Votre Majesté répandre le bonheur et la prospérité pour votre maison royale et pour votre peuple; c'est le vœu le plus profond de mon cœur... » Et en octobre 1914 le Roi Albert se retirait dans sa modeste demeure près de l'Yser.

Le bonheur et la prospérité de son peuple, tel fut en effet le but de la vie du Roi Albert.

Mais sa loyauté et sa dignité l'obligeaient à faire en août 1914 la fière réponse que nous connaissons. Et il donna ainsi un sublime exemple de courage et d'énergie dans l'adversité.

Transportons-nous un moment à Bruxelles ce jour-là :

« La «kommandantur», avertie que le clergé de la collégiale se proposait de célébrer à 11 heures un grand-messe destinée à remplacer le « Te Deum » d'autrefois, a fait prévenir M. le Doyen, par l'intermédiaire du Nonce, qu'elle lui interdisait de donner à la cérémonie un caractère solennel » écrivent Gille, Ooms et Delandsheere dans leur ouvrage déjà cité. « Nous devons donc nous contenter d'une messe basse. Qu'importe, après tout ! »

L'aspect intérieur de la collégiale, où se presse la foule, la composition même de cette assistance, où l'on voit des personnalités de toutes les opinions et toutes les classes de la population mêlées, prouvent que toutes les mesures de l'ennemi ne peuvent rien devant la force du sentiment public pour empêcher celui-ci de se manifester... Dans le chœur, on remarque les représentants de la Cour, de la magistrature, du barreau, de l'armée et du monde politique.

Après la messe, beaucoup de personnes se rendent rue Brédérode pour y signer, à la conciergerie du palais du Roi, les listes mises à la disposition des patriotes. Mais les Allemands ont été enseignés par leur police. Dare-dare, un sergent et un civil allemands viennent s'emparer des feuilles encore fraîches d'encre.

Leur intervention soulève les protestations des signataires. Cinquante personnes s'indignent et répondent à cet acte de violence en poussant le cri de « Vive le Roi ! »

Les Allemands arrêtent un des manifestants et l'entraînent au milieu des huées de la foule. Mais le défilé ne s'interrompt pas pour cela. A défaut de listes, il reste les cartes de visite. La boîte aux lettres du palais s'est remplie de petits carrés de bristol qui ont fini par l'obstruer.

Le collège échevinal a fait parvenir au Roi une adresse de respectueuses félicitations au nom de la Ville ».

Hindenburg. — La bataille des quatre rivières en Pologne. — Guerre de tranchées. — Mackensen. — Falkenhayn. — Femmes polonaises à Holzminden. — Prisonniers russes en Flandre.

Il est temps de jeter encore un regard sur les autres fronts. En Russie Hindenburg était chargé de combattre les armées du tsar et comme la personnalité de ce général domine toute la guerre, du moins pour les Allemands, il est intéressant de la mettre un peu plus en relief.

Paul Benckendorff von Hindenburg naquit à Posen en 1847. Sa jeunesse se passa dans les petites garnisons de Pinne et de Glogau où son père fut officier. Lorsqu'il quitta l'école de cette dernière ville, il reçut le certificat suivant : « Excepté son bavardage, sa conduite a été bonne. Ses progrès en notions religieuses, en latin et en géographie ont été suffisants, mais l'arithmétique est au-dessous de tout. »

Muni de ce certificat, le jeune Hindenburg entra à l'école des cadets.

En 1866 il prit part à la guerre et dès cette époque s'affirma sa prédilection pour ce genre de vie. « Pour un soldat la guerre est la condition normale », écrivait-il. Des hommes de cette trempe et de cette mentalité sont dangereux. Selon nos principes on est soldat pour défendre sa patrie à l'heure des suprêmes conflits. Au cours de cette guerre Hindenburg fut blessé à la tête et il conserva précieusement le casque troué par la balle.

En 1870 il se retrouva dans son élément. L'Allemagne était en guerre avec la France. En on annonçait des victoires allemandes Hindenburg se distingua dans plusieurs combats. A la bataille de Saint-Privat il faillit être tué. On le trouva engagé sous son cheval mort. Il était sérieusement meurtri, mais indemne.

Hindenburg fut promu successivement aux divers grades et devint commandant de corps d'armée. Il est curieux de rappeler qu'il s'occupa d'une façon toute spéciale d'étudier le terrain des lacs de Mazurie ; ce qui lui valut même le surnom de « l'homme des lacs » et de « général de la boue ».

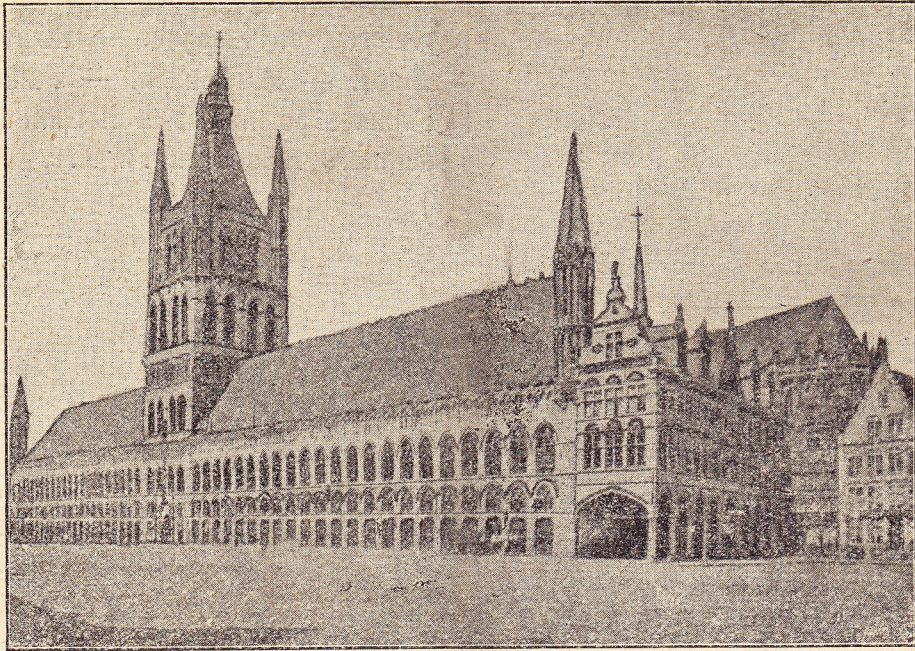
« En 1913 », écrit Paul Louis Hervier dans ses « Silhouettes allemandes », était soulevée au Reichstag la question des dessèchements des marais de Mazurie. Hindenburg, mis au courant, demanda une audience au ministre de la guerre, puis, après l'exposé de son opinion, il fut délégué au Reichstag comme porte-parole du ministre. Le général prononça un grand discours, dans lequel il démontra que dessécher les marais de Mazurie, c'était se priver d'un obstacle naturel très important sur cette frontière peu défendue de la Prusse orientale. Cette opinion prévalut et le projet ne fut pas voté.

Il y a quelques années les grandes manœuvres allemandes eurent lieu dans cette région. Le Kaiser commandait une armée. Hindenburg en commandait une autre. Le Kaiser fit tomber les forces d'Hindenburg dans un piège. A la fin de la journée, le Kaiser demanda au général vaincu ce qu'il pensait de la journée.

— C'est très joli. Votre Majesté, c'est très joli parce que c'est pour rire, mais si nous avions combattu réellement je vous aurais mangé Vos hommes. Votre Majesté a fait plusieurs erreurs énormes. J'aurais pu prendre Vos hommes à revers si ça avait été une bataille véritable, et tous ceux que je n'aurais pas tués je les aurais poussés dans la Baltique. »

Jamais le Kaiser ne pardonna cette rude franchise à son adversaire d'un jour et le vaincu des manœuvres dut bien savoir pourquoi il demeurerait si longtemps occupé à Hanovre.

En 1911, Hindenburg est mis à la pension. Il fréquentait assiduellement le café des Tilleuls à Hanovre. Le bavard de jadis était devenu un grand taciturne. Il restait dans son coin comme un vieux solitaire, lisait les journaux, faisait une partie d'échecs avec un autre vieux retraité. Il fumait alors tranquillement sa pipe, Ordinairement



Les halles d'Ypres avant la guerre.

rement il était accompagné de deux ou trois chiens et chacun le considérait comme un original.

A l'armée il comptait peu d'amis, car il ne se mêlait jamais aux réunions de ses camarades, à leurs jeux ou à leurs fêtes et économisait une partie de sa solde pour soutenir sa mère devenue veuve.

Ses hommes professaient envers lui un certain attachement et l'appelaient « Papa Hindenburg » parce qu'il savait accomplir des actes qui vont droit au cœur. « Je l'ai vu restant au chevet d'un malade toute une nuit, je l'ai vu donnant sa propre tente à un sous-officier sérieusement indisposé », a raconté un soldat qui a servi sous ses ordres.

Mais il était à cheval sur la discipline. C'est ainsi que pendant la guerre il fit arrêter un aviateur qui, étant arrivé deux minutes après l'heure avec ses rapports.

Lorsque la guerre de 1914 éclata, Hindenburg demanda un commandement, mais on déclina son offre et le général pensionné resta dans sa retraite à Hanovre.

Nous avons dit que Ludendorf cita son nom en présence du kaiser. Celui-ci se prit à rire. Mais précisément les affaires allaient mal en Prusse orientale et Guillaume se souvint de « l'homme des lacs ».

« Soudain, a raconté le maréchal lui-même, vint le télégramme m'annoyant que l'empereur me donnait un commandement dans l'armée orientale. Je n'eus même pas le temps d'acheter des vêtements chauds et de rendre présentables mes vieux uniformes. Ce furent des sleeping-cars, des wagons de luxe ; je gagnai la Prusse orientale à la façon d'un prince ; tout s'accomplit le mieux du monde. »

Nous avons dit dans quelles conditions il battit et refoula les Russes.

Du coup le général tombé dans l'oubli devint une manière de demi-dieu.

« On dit qu'une fois », écrit Hervier, « on fit parvenir au maréchal — car Hindenburg avait reçu cette dignité — une lettre qui avait comme seule suscription ces mots : « A l'homme le plus populaire de toute l'Allemagne ». »

On décida de créer à Posen un musée destiné à conserver tous les souvenirs du héros, qui y était né. Ce fait était peu connu auparavant mais à présent on épluchait la vie du grand homme jusqu'en ses moindres détails. C'est ainsi qu'on découvrit que sa famille était une famille de soldats.

Vingt-trois Benckendorff moururent pour la patrie ;

quatre prirent part à la guerre de 1870. L'un d'eux mourut alors et deux furent blessés. Le patron du Café des Tilleuls à Hanovre n'était pas moins fier d'avoir connu de si près le héros national. Une foule de gens vinrent contempler le coin du café, ou le général pensionné s'asseyait habituellement.

Hindenburg fut élu membre honoraire des universités et des sociétés. Son nom s'attacha à des chapeaux, des cigares, du savon, des biscuits, des chaussures, des cravates et à une foule d'autres objets.

Chaque ville consacra une rue à sa gloire. Son portrait fut affiché à toutes les vitrines et propagé par des millions de cartes postales. On le surnommait « le Hindenburg de fer » et en juillet 1915 on dressa à Berlin devant le palais du Reichstag un Hindenburg en bois.

La statue avait douze mètres de haut. Tous ses fervents admirateurs pouvaient y planter un clou moyennant des oboles tarifées d'avance. Bethmann-Holweg, le chancelier de l'empire, l'homme du chiffon de papier, inaugura ce monument et prononça un discours sur l'homme qui possédait l'amour de ses soldats et aussi celui du peuple.

« En lui s'incarne l'héroïsme de l'armée, le succès des chefs. Hindenburg est pour nous le coup d'épée et le coup de marteau, le défenseur et le conquérant. L'Empereur a dit ce que nous lui devons : une gratitude éternelle. »

Grâce à l'Empereur, nous pouvons accomplir aujourd'hui une œuvre de bienfaisance sous les yeux de Bismarck. Crions : Hourrah ! pour l'Empereur, notre chef suprême dans cette guerre, et que le Dieu des armées le conduise de victoire en victoire ! »

Après ce petit discours, la sœur du kaiser planta le premier clou, puis la maréchale enfonça, sans crainte de l'envoûter, un clou dans le corps de son mari ; les enfants d'Hindenburg firent de même.

A sept heures du soir, la statue avait déjà vingt mille clous. Ces clous, on les achetait au bénéfice de la Croix-Rouge allemande ; le clou d'or valait cent marks, le clou d'argent cinq marks, les vulgaires clous de fer s'obtenaient pour un mark la pièce. Chaque jour les journaux entretenaient leurs lecteurs au sujet des clous de Hindenburg.

Mais la nuit on instituait un service spécial de garde près de la statue, car des voleurs peu patriotiques ne respectaient même pas « ce qu'il y a de plus respectable », suivant l'expression attristée de la « Vossische Zeitung ».